

*Jacques LEMOINE*

# ***UN VILLAGE HMONG VERT DU HAUT LAOS***

*Milieu technique et organisation sociale*



Un Village Hmong Vert Du Haut Laos: Milieu  
Lemoine Jacques

**\*HMO.3313.00\***

WINTER 2003

*de la Recherche Scientifique*

UN VILLAGE HMONG VERT

DU

HAUT LAOS

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES  
SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INSULINDIEN

# ATLAS ETHNO-LINGUISTIQUE

RECHERCHE COOPÉRATIVE SUR PROGRAMME N° 61

DEUXIÈME SÉRIE

MONOGRAPHIES

*A paraître dans la collection :*

Première série, Atlas; Deuxième série, Monographies; Troisième série, Bibliographies; Quatrième série, Dictionnaires; Cinquième série, Documents.

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

VI<sup>e</sup> Section

UN VILLAGE HMONG VERT  
DU  
HAUT LAOS

par

**Jacques LEMOINE**

Editions du Centre National de la Recherche Scientifique  
15, quai Anatole-France - 75700 Paris  
1972

OUVRAGES PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

---

L. BERNOT

LES CAK

M<sup>me</sup> D. BERNOT

BIBLIOGRAPHIE BIRMANE

(Année 1950-1960)

J. DOURNES

BOIS-BAMBOU

ASPECT VÉGÉTAL DE L'UNIVERS JORAI

M. REINHORN

DICTIONNAIRE LAOTIEN-FRANÇAIS

(en deux volumes)

Marie A. MARTIN

INTRODUCTION A L'ETHNOBOTANIQUE DU CAMBODGE

Louis BERTHE †

BEI GUA — ITINÉRAIRE DES ANCÊTRES

Jacques LEMOINE

UN VILLAGE HMONG VERT DU HAUT LAOS

*A ma femme, Annie, dont l'inlassable soutien a fait plus que tout autre pour la réalisation de cet ouvrage.*

I.

MILIEU TECHNIQUE  
ET ORGANISATION SOCIALE

## INTRODUCTION

En Europe, l'Asie orientale est surtout connue comme l'aire d'expansion de la grande Civilisation chinoise, et nous nous la représentons synchroniquement à travers les Etats que celle-ci a modelés : Chine, Corée, Japon, Vietnam : sa tête de pont en Asie du Sud-Est.

Diachroniquement, on a tendance à la considérer avec des yeux d'archéologues penchés sur les vestiges matériels de cultures, voire d'Etats disparus. On songe alors rarement à la grande diversité ethnique actuelle sous la couche récente des divisions nationales. Et pourtant, de la Sibérie à l'Asie du Sud-Est continentale, les peuples témoins d'un autre âge se sont conservés, souvent mieux que les sites archéologiques, porteurs de « leur problème » à la curiosité inlassable de l'Histoire.

Les gens que ce livre décrit, les Hmong, descendent, selon toute vraisemblance, des aborigènes de la Chine du Nord, voisins des lieux mêmes qui furent le creuset de la civilisation puis de l'ethnie Han. Un destin historique encore obscur les a, pendant deux millénaires, sauvés de l'absorption par les populations chinoises toujours plus nombreuses qui les environnaient, pour les conduire au milieu du siècle dernier, dans les montagnes d'Indochine. Là ils se sont largement répandus, tant au Tonkin, au Laos, qu'en Thaïlande et en Birmanie, s'ajoutant à l'extrême imbrication ethnique de l'Asie du Sud-Est continentale.

Ici même, nous n'avons envisagé que leur existence actuelle, moderne, leur histoire étant encore peu connue. Cependant les contacts historiques avec les Chinois du Nord et du Centre se devinent sans peine à travers les emprunts technologiques et linguistiques et les analogies dans l'organisation sociale. Nous leur avons accordé autant d'attention que possible dans les limites d'une description synchronique, et le lecteur trouvera un index sino-hmong à la fin de cet ouvrage. Une fois ces emprunts mis de côté, on pourrait fort bien se trouver devant les vivants « vestiges » d'une société tribale néolithique, ainsi que les premiers résultats de ce travail tendent à le montrer.

Ce travail est le fruit d'un séjour discontinu mais régulier et prolongé dans un village Hmong de la Province de Saiyaboury au Laos, de la mi-novembre 1964 au 1<sup>er</sup> janvier 1967. Il fut rendu possible grâce à une mission de recherche du Centre National de la Recherche Scientifique au titre de la R. C. P. 61. Par ailleurs, nous avons bénéficié de la bienveillante protection du National Research Council de Thaïlande au cours de recherches complémentaires.

Conçu comme une description monographique, nous avons dû le limiter, pour l'instant, à l'écologie et à l'organisation sociale, remettant à plus tard l'étude des représentations religieuses.

Nous tenons à remercier particulièrement MM. les professeurs Leroi-Gourhan, Bastide et Lévi-Strauss qui furent nos premiers maîtres en ethnologie, M. Condominas notre directeur d'étude qui toujours appuya nos projets et fut l'artisan de leur réalisation, MM. Bernot, Haudricourt, et Berthe qui animaient de leur présence le Séminaire sur l'Asie du Sud-Est de M. Condominas, où nous avons trouvé les premiers contacts avec la réalité du « terrain ». Ils n'ont pas cessé de nous prodiguer, depuis notre retour, encouragements et conseils, dont nous avons tiré le plus grand profit.

Au Laos nous avons trouvé auprès des autorités laotiennes la plus grande compréhension, ce qui est méritoire dans un pays ravagé par la guerre civile. Qu'elles en soient collectivement remerciés ! Sur le terrain nous avons mis à contribution non seulement la population de Pha-Hok, mais aussi de jeunes Hmong venus de l'extérieur pour nous aider dans notre travail. Ainsi, pour les premiers séjours à Pha-Hok nous avons fait appel à la collaboration et aux talents d'interprète de MM. Vang Yia, Vang Geu et Ly Sao. Par la suite nous avons reçu l'aide de MM. Koua Thao, Tou Ndjoua, Li Mblong et Ya Ts'i pour transcrire et traduire des bandes magnétiques enregistrées au village.

Nous devons enfin à Mlle Sophie Charpentier les dessins des figures 15 et 38.

Parmi tous ceux qui, à Pha-Hok, se prêtèrent à nos enquêtes et nous aidèrent de leur savoir, nous désirons citer au premier chef Tchou Yao et Neng Houa qui nous consacèrent beaucoup de temps avec une patience jamais démentie.

Nous avons bénéficié encore de l'acquis de connaissances rassemblé par les missionnaires. Les R. P. Charrier, Bertrais, Rancœur et Zaroni, O. M. I., nous ont fait profiter de leur longue expérience de la société hmong, et assisté chaque fois qu'il fut nécessaire dans nos travaux. Le Dr Smalley de la Bible Society nous communiqua aimablement son rapport non publié sur la langue hmong.

Au cours de la rédaction nous fîmes appel à l'amabilité de M. Yang Thanh Dao qui voulut bien confirmer des détails que notre enquête avait laissés dans l'obscurité.

Nous remercions enfin M. Moréchand dont le premier travail sur le chamanisme hmong avait autrefois éveillé notre intérêt et qui eut l'extrême amabilité de nous faire parvenir le texte de sa thèse en cours d'impression.

Les dessins qui illustrent ce travail sont dûs au talent de ma femme qui mit au propre mes croquis de terrain en y ajoutant les siens, réalisés pendant les quelques mois passés au village ensemble.

## AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Dans le cours de cet ouvrage nous faisons intervenir trois langues principalement : le hmong, le lao et le chinois. Pour les mots de langue hmong nous avons utilisé la romanisation du hmong réalisée par Smalley et Barney. On trouvera l'explication du système dans le 1<sup>er</sup> chapitre.

Pour le lao nous avons pensé faciliter la lecture en adoptant aussi souvent que possible une transcription très francisée, en usage d'ailleurs dans les textes officiels lao, bien qu'elle ne soit pas la transcription officielle de la langue lao.

Dans la transcription du chinois nous aurions utilisé le système *Pin Yin* en usage dans la République Populaire de Chine s'il ne présentait de réelles difficultés aux yeux du lecteur non initié, dont la langue maternelle est le français. Nous nous en sommes tenu au système de transcription dit de l'E. F. E. O. qui a le mérite de restituer sans conventions préalables la prononciation chinoise des mots. Pour éviter de surcharger cette transcription nous l'avons amputée de ses accents, qui symbolisent les tons, puisqu'ils ne peuvent rien évoquer au non sinisant et que nous y suppléons par ailleurs, à l'intention des sinologues, en donnant le caractère chinois, en index.

# I. - LE VILLAGE

## 1.1. LES HMONG. LA LANGUE ET L'ÉCRITURE.

Dans la mosaïque ethnique de l'Asie du Sud-Est continentale les Hmong occupent une place privilégiée d'immigrants récents et réservés, habitants des cimes, à l'indépendance ombrageuse et fière. Les peuples des plaines, Vietnamiens, Laotiens, Thaïs, les désignent par le nom de Méo, prononciation méridionale du chinois /*miao*/, sous lequel la tradition chinoise a rassemblé trois groupes ethniques voisins, tant par la langue, la culture et le destin historique : les Hmong (*Hmoob*), les Hmou (*Mhu*) et les Kh'ö Hsiong (*qo ɕioŋ*) (1).

Leur pénétration en Indochine date de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et s'est poursuivie lentement et pacifiquement jusqu'à nos jours. Ils se sont répandus, de Cao Bang à Dien Bien Phu, sur tout le haut Tonkin, de Samneua à Saiyaboury, sur tout le Haut Laos, de Chieng Khong à Pitsanuloke, de Chiengmai à Maesot, sur toute la Thaïlande montagneuse. Leur trace se perd en Birmanie où l'on connaît fort peu de leurs établissements.

Au Tonkin et au Laos ils ont joué un rôle historique important dans la période contemporaine. Après l'échec de la « Guerre du Fou » (2), grande révolte qui embrasa toute l'Indochine du Nord de 1918 à 1921, ils furent pour la plupart subjugués par l'administration coloniale française qui s'en fit souvent des clients et des partisans fidèles mais aussi, parfois, des ennemis. A l'heure actuelle à travers les séquelles de la guerre d'Indochine, ils prennent une part active, et des deux côtés, à la guerre civile laotienne. Ce rôle de maquisards redoutés, qu'on leur a fait jouer depuis plus de vingt ans, a masqué derrière une minorité de combattants, hauts en couleur certes, la grande

---

(1) Il ne faut pas confondre le nom d'ethnie, Hmong, avec divers noms d'ethnies de consonnance voisine, tels que les Mu'o'ng du Nord-Vietnam (cf. Jeanne CUISINIER, *Les Mu'o'ng, Géographie humaine et Sociologie*, Paris, 1948), les Mnong du Sud-Vietnam (cf. Georges CONDOMINAS, *Nous avons mangé la forêt, Chronique d'un village Mnong Gar, Hauts plateaux du Vietnam*, Paris, 1957), les Môn de Birmanie et de Thaïlande (cf. G. COEDÈS, *Les Peuples de la Péninsule indochinoise*, Paris, 1962). Ces divers noms et les ethnies qui les portent n'ont de commun que le voisinage géographique. Les Hmong ont été étudiés principalement par F. M. SAVINA, *Histoire des Miao*, Hong Kong, 1930; David Crockett GRAHAM, *Songs and Stories of the Ch'uan Miao*, Washington, 1954; Guy MORÉCHAND, *Principaux traits du chamanisme Méo Blanc en Indochine*, Paris, in *B. E. F. E. O.*, 1955, *Le chamanisme des Hmong* à paraître dans *B. E. F. E. O.*, 1968, et Ruey YIH-FU, *The Magpie Miao of Southern Szechwan*, New York, 1960.

On trouvera en bibliographie la liste complète des ouvrages plus généraux ou de moindre importance qui ont pu traiter des Miao, tant en Chine qu'en Indochine.

Quant à cette division en trois groupes ethno-linguistiques, nous l'empruntons à l'ouvrage collectif chinois : *Précis sur les langues des minorités chinoises*, Pékin, 1959. On trouvera dans l'Appendice I les principaux traits distinctifs de ces trois langues, leur répartition géographique et concernant les Hmong, une brève esquisse des rapports entre dialectes de Chine et d'Indochine.

(2) Mieux connue sous le nom de révolte de Pa Chai, elle survint en 1918 et se poursuivit jusqu'en 1921. Savina l'a mentionnée dans son ouvrage. Nous y consacrerons une étude spéciale ultérieurement.

majorité d'un peuple de paysans pacifiques, fuyant par-delà les frontières les brusques accélérations de l'histoire auxquelles leur conception archaïque du Monde ne les avait point préparés.

Ainsi s'explique surtout cette dispersion à travers toute l'Asie du Sud-Est continentale dont la fin ne s'est point encore annoncée !

Au Laos et en Thaïlande les Hmong se distinguent eux-mêmes en trois sous-groupes<sup>(3)</sup> : les Blancs : HMONG 'DAEU (*Hmoob Dawb*), les Verts : HMONG NDJOUA (*Hmoob Ntsuab*), et les Manches Galonnées : HMONG KH'OUA MBA (*Hmoob Quas Npab*). Sur le plan linguistique par contre on ne trouve que deux dialectes : Vert et Blanc, les Hmong à Manches Galonnées parlant le dialecte Hmong Blanc.

En dehors de ces trois sous-groupes attestés au Laos et en Thaïlande<sup>(4)</sup>, les Hmong connaissent encore les HMONG 'DOU (*Hmoob Dub*), les « Hmong Noirs », mais ceux-ci dont il existe quelques petites bandes éparses au Tonkin et au Laos septentrional<sup>(5)</sup> doivent être en réalité des HMOU (*Hmu*). Ils parlent une langue incompréhensible aux Hmong, cependant il est assez significatif que ceux-ci leur accordent la qualité de Hmong par-delà la barrière linguistique<sup>(6)</sup>. Quant à savoir si les Hmong constituent une ethnie distincte, on peut dire qu'en Asie du Sud-Est l'ensemble des populations connues sous le nom de « Méo » s'identifient mutuellement en Hmong par opposition à toutes les autres ethnies : Chinois, Thaïs, Yao et proto-Indochinois. Il est tout aussi injuste de persister à les appeler Méo que de nommer Kha ou Moï<sup>(7)</sup> les divers peuples proto-indochinois de la péninsule.

Alors qu'on peut évaluer leur nombre entre 400 000 et 500 000 pour l'Asie du Sud-Est<sup>(8)</sup> les travaux chinois les plus précis<sup>(9)</sup> avancent le chiffre de 1 129 000 Hmong répartis dans les quatre provinces du Seutch'ouan, du Koueitcheou, du Kouangsi et du Yunnan. Étant donné l'écart

<sup>(3)</sup> Les mots entre parenthèses sont donnés dans la romanisation du *hmong* présentée dans le même chapitre. Pour aider à la prononciation nous les avons fait précéder par une graphie figurée, à la française.

<sup>(4)</sup> Cf. Gordon YOUNG, *The Hill Tribes of Northern Thailand*, Bangkok, 1962. Ces trois sous-groupes coexistent en proche voisinage dans la province de Saiyaboury et particulièrement dans la région de Pha-Hok.

<sup>(5)</sup> Moréchand atteste leur présence dans la province de Xieng-Khouang, on en trouverait encore entre la Nam Tha et la Nam Ou selon des informateurs locaux.

<sup>(6)</sup> Il est toujours difficile de circonscrire à la fois l'ethnie et le groupe linguistique. Si la langue joue un rôle capital dans l'identification de l'ethnie, elle n'est pas le seul facteur en cause. Dans le cas des MIAO, seule une étude historique des trois groupes ethnolinguistiques pourrait résoudre le problème. A l'heure actuelle nous n'en avons pas les premiers éléments.

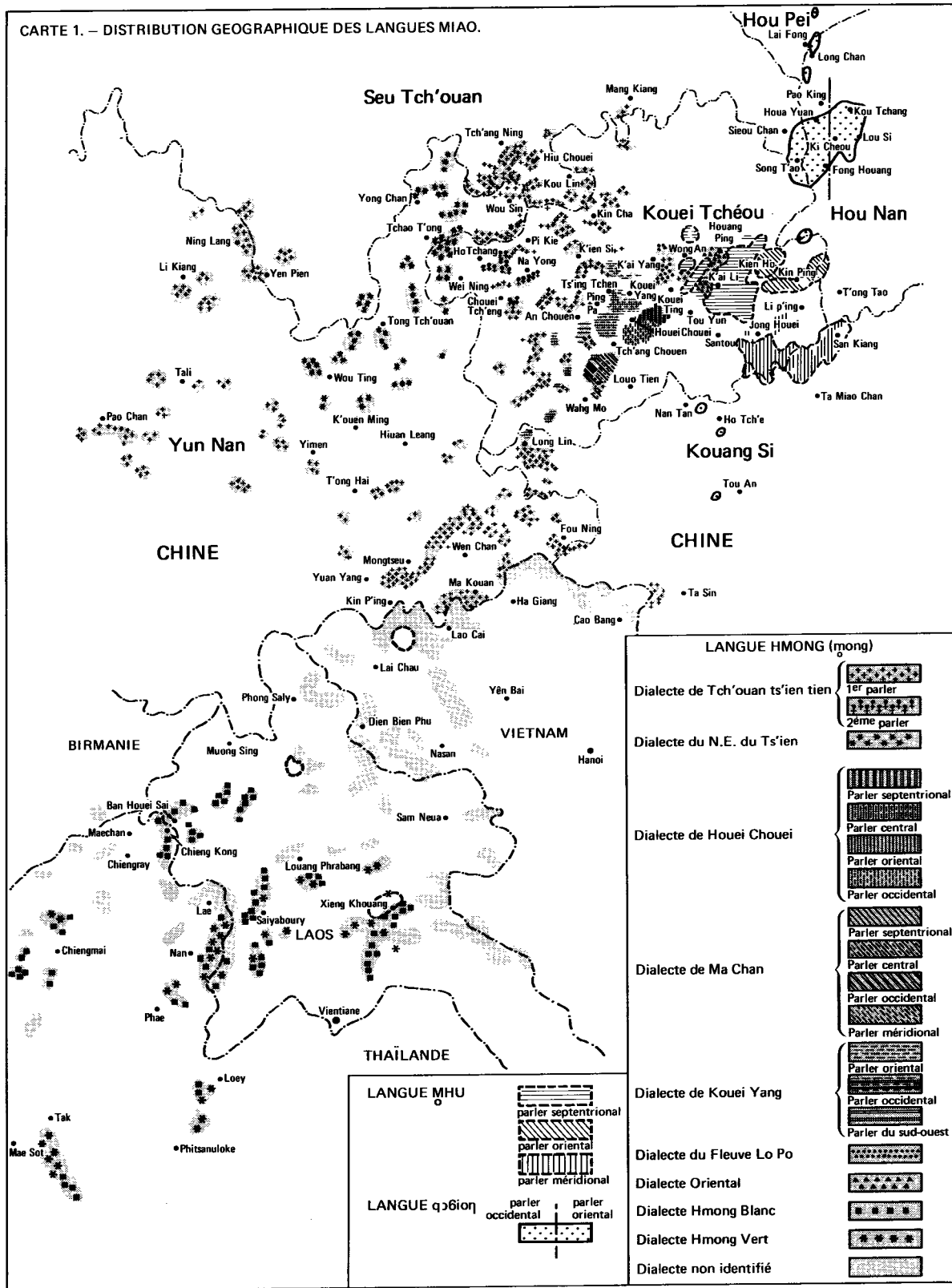
<sup>(7)</sup> *Kha* signifie « esclave » en lao. Il est l'équivalent de *Moï* en vietnamien, de *Pnong* en khmer. Sans avoir un tel sens fort, l'appellation de *Meo* revêt une signification analogue dans la bouche des locuteurs thaï ou lao, elle est du moins entendue comme telle par les intéressés. Soucieux de ménager la susceptibilité des minoritaires les Lao ont créé pour l'usage administratif les vocables nouveaux de *Lao Theung* « Lao Montagnards » pour les proto-Indochinois, et de la *Lao Soung* « Lao des Hauteurs » pour les Meo. En Thaïlande les peuples montagnards, Miao-Yao et Tibéto-Birmans sont appelés *Chao khao* « Habitants des montagnes ».

<sup>(8)</sup> Moréchand (1968) donne le chiffre de 220 000 pour le Viet-Nam, Gordon Young celui de 45 800 pour la Thaïlande. Nos propres estimations pour le Laos seraient de l'ordre de 100 000 à 150 000.

<sup>(9)</sup> *Précis sur les langues des minorités chinoises*, op. cit., p. 3 et 4, nous avons totalisé les chiffres donnés pour les dialectes relevant du Hmong. L'ensemble des populations Miao est évalué par le même ouvrage à 2 740 000 environ. Notons que le Dictionnaire de la Chine Nouvelle *Hsin houa tseu tien*, entre autres, les évaluait à 2 510 000.

Cette carte a été compilée à partir de la carte : *Carte des parlers et des dialectes de langue Miao* dans l'ouvrage collectif : *Précis sur les langues des minorités chinoises (groupe de langues Miao-Yao)* de la Carte ethnolinguistique de l'Indochine, des cartes données par Gordon Young dans *The Hill Tribes of Northern Thailand*, Bangkok, 1962, et de mes observations personnelles. J'ai esquissé une répartition des deux dialectes (Vert et Blanc) pour les parties du Laos et de la Thaïlande que je connaissais. J'ai laissé sans précision les parties du Laos et du Tonkin pour lesquelles je manquais d'informations précises. Cette carte doit être complétée à mesure que surviendront de nouvelles informations.

CARTE 1. — DISTRIBUTION GEOGRAPHIQUE DES LANGUES MIAO.



dans le temps entre des populations ayant quitté la Chine sous les Mandchous et d'autres qui ont vécu toute l'histoire moderne aux côtés du peuple chinois, on peut se demander quel est le rapport actuel entre Hmong d'Indochine et Hmong de Chine. Mais d'ores et déjà on peut induire que les groupes Hmong réfugiés dans les zones encore pacifiques du Laos et de la Thaïlande représentent les témoins les plus authentiques d'une civilisation Hmong ancienne en voie de transformation partout où l'Histoire a suivi son cours. Cette perspective provisoire se corrigera à mesure que nous quitterons l'espace restreint d'une communauté pour embrasser l'espace total de l'ethnie et de son destin historique.

#### LA LANGUE

La langue *hmong* appartient, dans la famille sino-tibétaine au groupe dit « des langues MIAO-YAO » qui comprend, pour les langues MIAO : le *hmong*, le *ɲhu* et le *qo ɕioŋ*, pour les langues YAO : le *mjèn*, le *pu nu*, le *iu ɲien* et le *lāk kja*, principalement <sup>(10)</sup>.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte sur la carte 1, la langue *hmong* couvre une surface beaucoup plus étendue que les deux autres langues MIAO. Selon les travaux chinois dont les résultats ont été rassemblés dans le *Précis sur les langues des ethnies minoritaires de la Chine, partie consacrée au groupe Miao-Yao*, le *hmong*, en Chine, comprendrait 7 dialectes. Ils sont indiqués sur la carte, compilation de celle donnée dans cet ouvrage pour la Chine et de divers autres travaux pour l'Asie du Sud-Est <sup>(11)</sup>. Chaque dialecte est minutieusement divisé en plusieurs parlers dont on trouvera un tableau à l'appendice I.

Pour l'Indochine, il ne nous est guère possible, malheureusement, d'esquisser une répartition géographique des dialectes. De plus, nous n'avons point d'éléments pour comparer les deux dialectes que nous connaissons à tous les dialectes connus en Chine. Ils se rapprochent beaucoup sans doute du dialecte dit de *Tch'ouan Ts'ien Tien*, le plus voisin aussi, géographiquement (figuré par des croix sur la carte). HMONG NDJOUA et HMONG 'DAEU cependant présentent des traits qui lui sont inconnus, alors que le lexique paraît presque identique.

Pour suggérer très approximativement une répartition des dialectes *hmong vert* et *hmong blanc* au Laos et en Thaïlande, on peut dire que le *hmong vert* occupe dans l'espace une position centrale, flanqué au Nord et au Sud, et pénétré de toutes parts de groupes parlant le *hmong blanc*. Au Laos son aire d'extension va de Xieng-Khouang à Saiyaboury, comprenant une grande partie de la province de Louang Phrabang. Au Nord, dans les régions de Nam Tha et de Ban Houay-Say on ne trouve que des Hmong Blancs, de même au Sud, au Phou Khao Khouay, près de Vientiane. En Thaïlande, son aire de diffusion principale va de Nan à Pitsanuloke en passant par Prae et Tak, les Blancs se trouvent mélangés, soit entre Nan, Chieng-Khong et Chiengmai au Nord, soit de Mae Sot à Pitsanuloke au Sud. Dans la province de Chiengmai, d'autres Hmong Vert proviennent cette fois de Birmanie. J'ai pu vérifier moi-même ce fait déjà signalé par Gordon Young <sup>(12)</sup>.

Le *hmong* se caractérise par un système consonnantique riche, l'absence de consonnes finales et l'emploi de sept tons et d'une variante. C'est une langue isolante dont la forme canonique est le monosyllabe de type CV.

<sup>(10)</sup> On trouvera dans le *Précis...*, la liste complète et la répartition des langues Yao.

<sup>(11)</sup> Nous avons utilisé également les cartes de Gordon Young pour la Thaïlande, la Carte ethnolinguistique de l'Indochine et celle établie par Irs, *Les Miao, Essai d'ethnographie historique, Mjao, Istoriko-ethnografičeskij očerk*, Moscou, 1960.

<sup>(12)</sup> Gordon YOUNG, *op. cit.*, p. 37.

Pour le dialecte *hmong vert* les unités consonnantiques se présentent ainsi :

<i>p</i>	<i>ph</i>	<i>mp</i>	<i>mph</i>	<i>m</i>	<i>f</i>	<i>v</i>
<i>pl</i>	<i>plh</i>	<i>mpl</i>	<i>mplh</i>	<i>ml</i>		
<i>ts</i>	<i>tsh</i>	<i>nts</i>	<i>ntsh</i>		<i>s</i>	
<i>t</i>	<i>th</i>	<i>nt</i>	<i>nth</i>	<i>n</i>		
<i>tl</i>	<i>tlh</i>	<i>ntl</i>	<i>ntlh</i>		<i>hl</i>	<i>l</i>
<i>r</i>	<i>rh</i>	<i>nr</i>	<i>nrh</i>			
<i>ts</i>	<i>tsh</i>	<i>nts</i>	<i>ntsh</i>		<i>š</i>	<i>ž</i>
<i>c</i>	<i>ch</i>	<i>nc</i>	<i>nch</i>	<i>ny</i>	<i>xy</i>	<i>y</i>
<i>k</i>	<i>kh</i>	<i>ng</i>	<i>nkh</i>			
<i>q</i>	<i>qh</i>	<i>nq</i>	<i>qh</i>		<i>h</i>	

On notera la profusion des occlusives : labiales, dentales, alvéolaires, palatales, vélaires, uvulaires qui peuvent être aspirées, prénasalisées, affriquées avec un relâchement latéral (comme dans /*pl*/ /*mpl*/ /*tl*/ /*ntl*/ rétroflexes en position alvéolaire ou palatale <sup>(13)</sup> (comme dans /*r*/ /*rh*/ /*nr*/ /*nrh*/) et la présence d'une latérale sourde /*hl*/.

Les voyelles et diphtongues se ramènent au tableau suivant <sup>(14)</sup> :

	<i>i</i>	<i>ü</i>	<i>u</i>
		<i>aii</i>	<i>au</i>
	<i>ai</i>		<i>ua</i>
	<i>e</i>	<i>a</i>	<i>ɔ</i>
avec une finale nasale :	<i>eŋ</i>	<i>aŋ</i>	<i>ɔŋ</i>

Identique dans son ensemble, le dialecte *hmong blanc* se caractérise par des occlusives dentales sonores préglottalisées :

/d/ /dh/ /nd/ pour /tl/ /tlh/ /ntl/

et des nasales sourdes :

/hm/ /hml/ /hn/.

Les voyelles sont les mêmes qu'en *hmong vert*, mais il faut ajouter la diphtongue /*ia*/ tandis que disparaît la nasale /*aŋ*/ . D'autre part il existe un certain nombre de correspondances entre les

<sup>(13)</sup> BARNEY et SMALLEY dans un rapport non publié, *Report of Second conference of problems in Meo, phonemic structure and orthography*, April 1952, que nous a communiqué le Dr Smalley, font remarquer que les occlusives rétroflexes en position alvéolaire et leurs correspondantes en position palatale ne se retrouvaient jamais dans le même contexte, les premières se plaçant devant des voyelles antérieures, les secondes devant des voyelles postérieures. On peut donc les confondre en un seul ordre rétroflexe.

<sup>(14)</sup> Nous empruntons le modèle de ce tableau à HEIMBACH, *White Meo to English Dictionary*, Chiangmay, 1966. Notre tableau rend compte du *hmong vert* alors que celui d'Heimbach concernait le *hmong blanc*. De plus nous avons modifié l'emplacement des voyelles fermées par une nasale que Heimbach place à l'extrémité droite de son tableau.

voyelles et les diphtongues des deux dialectes, ainsi :

<i>i</i> (Vert)	= /i/ ou /e/ (Blanc)	<i>a</i>	= /ai/ ou /ia/
<i>e</i>	= /e/ ou /i/	<i>aŋ</i>	= /a/
<i>ü</i>	= /ü/ ou /i/	<i>ɔŋ</i>	= /u/ ou /ɔŋ/
<i>u</i>	= /ɔ/ ou /u/ ou /au/	<i>au</i>	= /u/ ou /au/
enfin :			
<i>f</i>	= /f/ ou /h/.		

Les tons sont au nombre de 7 plus 1 variante et se divisent en trois registres et trois modulations : égale, descendante, montante. Soit le tableau ci-dessous <sup>(15)</sup> :

Modulation	Egal	Descendant	Montant
<i>Régistre</i>			
Haut	55	53	
Moyen	33	31	34
Bas	11	10	213

Le ton (213) est une variante en distribution complémentaire avec le ton (31). Heimbach a formulé ainsi cette complémentarité : prendra le ton (31) le monème qui se trouve arriver en tête du syntagme autonome, si le monème se trouve à la fin, le ton se change alors en (213).

Les phénomènes de changements de ton consécutifs au contact dans la même séquence avec un autre ton (bien connus en chinois) existent aussi en hmong :

Après les tons (55) et (53), les tons (53) (13) et (31) deviennent (10), le ton (34) devient (33), le ton (33) devient (11). Ces variations des tons ont été amplement illustrées pour le *hmong blanc* par Heimbach dans les Appendices à son dictionnaire.

Le *hmong* connaît aussi l'intonation spéciale d'intensité, que possèdent le chinois et le thaï, et qui consiste à répéter le mot sur lequel on insiste en élevant considérablement le timbre de la voix.

Une autre intonation découverte et illustrée par Heimbach vient imprimer une modulation particulière (354) sur la dernière syllabe d'un énoncé exprimant la surprise ou la colère.

La comparaison de leurs systèmes phonétiques montre bien comment les deux dialectes peuvent être mutuellement compréhensibles. Mais les divergences ne sont pas seulement phonétiques. Elles affectent bien davantage le lexique. Et c'est là la principale source de difficultés entre locuteurs de l'un et de l'autre dialecte.

## L'ÉCRITURE

Les Hmong ne possèdent pas d'écriture et il en va de même pour toutes les populations parlant les langues MIAO. Dans le passé, quelques-uns ont pu apprendre la langue et l'écriture chinoises et s'en servir pour correspondre entre eux, mais à travers la langue chinoise, et sans pouvoir comme les Yao ou les Vietnamiens adapter les caractères chinois à la transcription de leur langue. Certes

<sup>(15)</sup> Notre tableau diverge de celui de Heimbach pour les tons (31), (10), (11) et (213).

ils utilisent dans la vie courante des signes divers, dont certains peuvent porter un message complexe (voir ci-dessous 2.7.) cependant on ne saurait encore parler d'écriture ou d'embryon d'écriture<sup>(16)</sup>.

La première écriture répandue chez les Hmong au début de ce siècle est due aux efforts d'évangélisation d'un pasteur américain, Pollard; elle était faite pour transcrire le dialecte nommé actuellement : « dialecte du N. E. du Tien », figuré par des étoiles sur la carte.

Ces efforts ont été repris à l'échelle de toute les langues Miao, sitôt la fin de la guerre civile et l'établissement de la République Populaire de Chine. Dès 1956 des alphabets étaient créés pour les diverses langues et leurs dialectes. Un effort parallèle était entrepris en République Démocratique du Vietnam-Nord.

Au Laos et en Thaïlande, les missions évangéliques et catholiques unissaient leurs efforts pour mettre au point une écriture du *hmong*. Celle-ci, que nous employons par la suite, est le fruit des recherches de William Smalley et de Linwood Barney assistés par le Père Bertrais O. M. I.

Deux dictionnaires ont vu le jour : *hmong blanc/français*, *hmong blanc/anglais*; celui du Père Bertrais en 1964, à Vientiane, celui d'Ernest Heimbach O. M. F., à Chiangmai en 1966.

L'apparition de cette écriture venait à point pour aider les gouvernements thaï et lao à nouer contact avec des populations jusqu'alors quasiment incontrôlées. A l'instar des efforts poursuivis en Chine et au Nord-Vietnam une alphabétisation rapide leur aurait donné accès aux sources nationales d'information et d'éducation. Mais, paradoxalement, elle s'est heurtée à la résistance, à la fois des notabilités hmong et des gouvernements thaï et lao, inquiets, les uns de se voir débordés dans un domaine neuf, les autres, de voir alphabétiser une langue minoritaire, alors qu'ils s'efforcent de faire prévaloir une politique à courte vue d'assimilation rapide, par l'enseignement et le développement exclusif de la langue nationale : thaï ou lao. En attendant une issue à ce problème, les populations paysannes hmong dépendant de ces gouvernements demeurent analphabètes à 99 %.

#### L'ALPHABET BARNEY-SMALLEY.

Nous avons adopté, pour la suite de ce travail, l'alphabet mis au point par Barney et Smalley. Il ne diffère pas fondamentalement de celui inventé par les linguistes chinois. Cependant, il est le seul à s'appliquer directement aux deux dialectes *hmong* parlés à Pha-Hok; le lecteur trouvera dans l'appendice I une table de concordance des deux alphabets. Comme les deux dictionnaires parus dans cet alphabet étaient consacrés au *hmong blanc*, c'est de ce dialecte que nous partirons.

En *hmong blanc* les initiales s'écriront ainsi (se reporter au tableau phonétique précédent) :

<i>p</i>	<i>ph</i>	<i>np</i>	<i>nph</i>	<i>m</i>	<i>hm</i>	<i>f</i>	<i>v</i>
<i>pl</i>	<i>plh</i>	<i>npl</i>	<i>nplh</i>	<i>ml</i>	<i>hml</i>		
<i>tx</i>	<i>txh</i>	<i>ntx</i>	<i>ntxh</i>			<i>x</i>	
<i>t</i>	<i>th</i>	<i>nt</i>	<i>nth</i>	<i>n</i>	<i>hn</i>		

(16) Le Cdt d'OLLONE dans *Ecriture des peuples non chinois de la Chine*, Paris, 1912, a rapporté un exemplaire unique d'une écriture hmong du Sseutch'ouan (cf. Dictionnaire des caractères Miao tseu employés près de Yong Ning Hien Sseu-Tch'ouan méridional), butin qui le laissa perplexe, car il l'avait obtenu d'un seul informateur et ne put jamais découvrir les livres prétendument écrits avec ces caractères : « ... j'ai fait plusieurs jours de marche, dans des montagnes difficiles, pour me rendre chez leurs possesseurs : ceux-ci ont juré n'avoir ni livres, ni écriture ».

Ces 338 caractères recueillis par d'Ollone sont manifestement dérivés d'une cursive chinoise, transparente par endroit, remplacée ailleurs par des semblants d'idéogrammes, probablement inventés par l'informateur. Le mystère qui entourait cette écriture n'étonnera pas les familiers des Hmong au Laos. En effet la possession ou la révélation d'une écriture a toujours été un élément de base dans les grands mouvements messianiques. Inutile de préciser, ces écritures hmong, tantôt en caractères, tantôt en alphabet, sont ignorées du public hmong non initié !

<i>d</i>	<i>dh</i>					<i>hl</i>	<i>l</i>
<i>r</i>	<i>rh</i>	<i>nr</i>	<i>nrh</i>			<i>s</i>	<i>z</i>
<i>ts</i>	<i>tsh</i>	<i>nts</i>	<i>ntsh</i>				
<i>c</i>	<i>ch</i>	<i>nc</i>	<i>nch</i>	<i>ny</i>	<i>hny</i>	<i>xy</i>	<i>y</i>
<i>k</i>	<i>kh</i>	<i>nk</i>	<i>nkh</i>	<i>g</i>			
<i>q</i>	<i>qh</i>	<i>nq</i>	<i>nqh</i>			<i>h</i>	

Les originalités se résument à l'emploi de *x* pour /s/ et par conséquent de *s* pour /š/ et *z* pour /ž/, les consonnes palatalisées sont suivies de *y* comme dans *ny*, *hny*, *xy*, *y*, la vélaire /ŋ/ est écrite *g*. L'ordre rétroflexe est symbolisé par *r*.

En *hmong vert*, bien que *hm* et *m* se confondent nous garderons les deux graphies pour une plus grande clarté entre les deux dialectes. A la place de *d* et *dh*, nous écrirons *dl* et *dlh* on les prononcera /tl/ et /tlh/, et pour /ntl/ on écrira *ndlh*.

Les voyelles sont celles qui sont notées dans le tableau ci-dessus. Le *ü* est rendu par *w*, c'est le /u/ dit « barbu » du vietnamien, le /y/ du thaï et du lao<sup>(17)</sup>.

On le retrouve dans une diphtongue : *aw* /aiü/.

La diphtongue *au* se lit soit /ao/ soit /oo/.

La voyelle *o* se lit /ɔ/.

La voyelle *u* se lit /ou/ (du français).

Les voyelles suivies de la nasale s'écrivent en redoublant la voyelle. Les consonnes finales sont réservées exclusivement à la notation des tons.

Dans l'un et l'autre dialecte, toute syllabe commençant par une voyelle est naturellement précédée par une occlusion glottale comme dans les langues tay. L'alphabet n'en rend pas compte puisque c'est un phénomène sans exception.

Les tons sont notés par des lettres placées en fin de syllabe :

(55) par *b*, (53) par *j*, (33) par l'absence de notation puisqu'égal et moyen, il occupe une position centrale (= 0) dans le système, (31) par *m*, (34) par *v*, (11) par *s*, (10) par *g*, (213) par *d*. Ainsi hmong se dit *hmoob* (au ton (55)). Le *hm* se prononce sourd s'il s'agit du dialecte blanc, sonore s'il s'agit du vert, nous avons préféré conserver une graphie unique, pour préserver clairement les correspondances entre les deux dialectes. Hmong Vert se dit *Hmoob Ntsuab*. Les Blancs entre eux désignent souvent les Verts par le nom de *Hmoob Lees* qui contient un élément de dépréciation puisque c'est la traduction presque euphonique de /Méo Laj/ « Méo rayés », nom par lequel les distinguent les Thaï et les Lao<sup>(18)</sup>.

En revanche, les Verts n'ont pas de vocable méprisant pour leurs voisins Blancs; ils se contentent de prononcer leur nom : *Hmoob Dawb* de leur façon inimitable : *Hmoob Dlawb*.

#### COMMENT PEUT-ON N'ÊTRE PAS HMONG ?

« *Koj yog Hmoob tsis yog ?* ». Cette question lapidaire « Es-tu Hmong ou non ? » adressée devant moi par un vieux paysan à un jeune lycéen, poseur de questions déconcertantes, résume

<sup>(17)</sup> Pour cette voyelle postérieure non arrondie nous employons le *ü* dans les diverses transcriptions du hmong et du lao que nous rencontrerons par la suite.

<sup>(18)</sup> Les rapports entre Hmong Blancs et Hmong Verts sont souvent (mais pas toujours) marqués par une attitude de supériorité protectrice de la part des Blancs. D'où le ressentiment des Verts contre l'emploi du dépréciatif *Hmoob Leeg*. Cf. note <sup>(19)</sup>.

au fond toute la question hmong. Les Hmong sont encore à l'heure présente, les réfugiés tenaces d'une civilisation paysanne archaïque à l'intérieur de laquelle tous les hommes sont frères : *kwv tij*, ou beaux-frères : *neej tsaa*.

On y entend moins le « je », *kuv*, que le « nous », qui se formule le plus souvent : *Peb Hmoob*, « Nous autres Hmong ». Certains auteurs ont fait état d'un cloisonnement entre sous-groupes : Hmong Blanc vis-à-vis de Hmong Vert, l'un et l'autre vis-à-vis des Hmong à Manches Galonnées. Ces trois sous-groupes certes se distinguent nettement les uns des autres, soit par la langue, soit par le costume, soit par les deux à la fois. Les divergences dans les traditions et les rites se manifestent d'une façon plus discrète et moins structurale, car elles recoupent des divergences de même nature survenues cette fois au niveau du Clan et maintenues identiques à travers les trois sous-groupes. De plus, contrairement à ce qu'on a affirmé quelquefois<sup>(19)</sup> les relations de voisinage et d'intermariage entre sous-groupes sont fréquentes et ne posent pas de difficulté. Nombreux sont les villages où se rassemblent des gens de sous-groupes différents. Pha-Hok, avec une population mélangée de Hmong Verts et Blancs est un exemple type de cette cohabitation dont nous verrons les détails dans les chapitres suivants.

Par contre on observe un clivage net en présence d'allogènes. Un ethnocentrisme farouche oppose une fin de non-recevoir courtoise mais ferme aux autres groupes ethniques avec lesquels les Hmong peuvent être en contact.

Les premiers voisins, ceux des débuts de l'Histoire, les Chinois, *Suav*, ont laissé dans la mémoire collective une marque prestigieuse, non sans une aura de crainte et d'animosité admirative. Leur contact a profondément modifié langue et culture hmong, mais les entreprises de colonisation et d'assujettissement des minorités par la Chine impériale ont provoqué de dures et sanglantes révoltes dont le souvenir confus plane encore sur l'inconscient collectif. D'ailleurs les grands-parents et arrière-grands-parents des Hmong d'Asie du Sud-Est fuyaient la répression mandchoue... Cela n'empêche point les rapports avec les Chinois caravaniers, *Suav chua nees*, gens du Yunnan et du Koueitchou, descendants, sans doute, des fameuses bandes de pirates *Ho* qui ravagèrent le Tonkin et le Laos peu avant l'établissement des Français. Depuis ils se livraient au commerce de l'opium qu'ils transportaient sur des chevaux de bât, en caravanes à travers les montagnes du Tonkin, du Laos et de la Birmanie. Ce trafic a beaucoup souffert des événements récents au Vietnam et au Laos. S'il subsiste sous certaines formes à la frontière de la Thaïlande et de la Birmanie, il est en voie de disparition au Laos. Les hardis caravaniers ont réinvesti leur capital dans de petits commerces « mixtes », dans des villes comme Ban Houay Say, Louang Phrabang, Saiyaboury et même Vientiane.

Par opposition à ces Chinois caravaniers, les Chinois de Chine sont connus d'une façon traditionnelle sous le nom de « Chinois de la Grande Dynastie », *Suav Tuam Tshoj* (*Ta Tch'ao* en chinois mandarin). C'est à eux surtout que s'adressent les attitudes décrites ci-dessus.

Le mot d'*étranger* (avec tout ce qu'il comporte de péjoratif) se dit *Mab* et plus précisément *Mab Suav* (prononcé *Mab Sua* en vertu de la règle de concordance des tons énoncée ci-dessus). Faut-il restituer sous ce terme de *Mab* le nom chinois *Man* par lequel furent désignés tous les groupes ethniques du Sud de la Chine, et en particulier les Yao ? Mais les tons ne coïncident pas. On devrait avoir *Maj* au lieu de *Mab*; Bertais signale l'emploi du terme pour désigner des aborigènes au Laos. Heimbach donne en sus *Mab daum* pour « habitant des plaines » mais à Pha-Hok *Maab dlaum* désigne les Khmou'. Il donne encore *Mab qus* « Ma sauvages », pour les *Maabri*, les fameux *Phi Tong Lüang*

(19) Telle est du moins notre expérience. Moréchand (1968) écrit pour sa part : « Plusieurs de ces sous-groupes se considèrent mutuellement comme de dangereux ennemis et font courir sur le compte de l'autre des légendes et des histoires horribles... ». Cette situation, vraisemblable au Phou Nhou de par le grand isolement, sans doute, des petits groupes Hmong Blancs qui s'y trouvaient dispersés, ne saurait être généralisée au Laos et à la Thaïlande où nous avons vu des sous-groupes différents cohabiter dans le même village et se lier mutuellement par le mariage.

de la forêt entre Nan et Saiyaboury (20). A Pha-Hok on définit les *Mab Qus*, comme « ceux qui vivent dans la forêt, sans maison, sans ray, comme des sanglier ». Les aborigènes proto-indochinois sont encore désignés à travers le nom lao de *Phou Theung* « montagnard » qui donne *Phub Thawj* en hmong. Ce faisant le locuteur Hmong sait parfaitement qu'il emploie une expression tout aussi désagréable pour les intéressés que l'est le nom de Méo pour lui-même. Cependant l'emploi de la terminologie de l'ethnie dominante, si humiliante soit-elle pour autrui, ne compense-t-elle pas sa propre humiliation devant le « maître commun ? » Quoi qu'il en soit ce serait là un indice pour admettre que *Mab* vient bien de *Man* et que les étrangers ne sont autres que « Man et Chinois ». Il en va autrement pour les *Yao*, appelés communément *Co* en dialecte Blanc, *Cu* en Vert, et pour les *Thaï* Blancs, Noirs et Rouges nommés *Ncuav Dlawb* (Thaï Blancs), *Ncuav Dlub* (Thaï Noirs) et *Ncuav Lab* (Thaï Rouges). Nous n'avons pas encore trouvé d'indice étymologique pour ces mots. *Co* se rapproche malgré les tons différents de *Cob Tsib*, nom prêté aux Vietnamiens, dans lequel on reconnaît sans peine le nom de *Kiao Tche* (viet. : *Giao-Chi*), nom de la province chinoise sous les Han qui devait devenir plus tard le Vietnam. Le ton de *Tsib* devrait être *Tsiv*. Cependant l'étymologie est incontestable. *Co* devrait avoir une semblable origine. Elle apparaîtra sans doute lorsque l'histoire du Sud-Est de la Chine nous sera mieux connue. Quant à *Ncuav* nous n'avons aucune hypothèse à proposer.

Un autre nom pour désigner les Vietnamiens, *Nyab Laj*, n'est qu'une déformation du mot *Vietnam*, qui se disait *Yue Nan* en chinois.

En somme, à part *Co* (*Cu*) pour *Yao* et *Ncuav* pour *Thaï*, dont les origines ne sont pas claires, on peut dire que pour les Hmong les noms d'allogènes étaient empruntés aux dénominations chinoises pour la période antérieure à leur pénétration en Indochine et dans les premiers temps de celle-ci. C'est ainsi qu'ils nommèrent encore *Puab Yib*, les fonctionnaires *Thaï Noirs* qui les administraient dans la région de Dien Bien Phu, les désignant ainsi par un nom chinois réservé plutôt aux Thaï du Yunnan, c'est-à-dire *Shan* et *Thaï Lü* : *Pa Yi*. Les Français introduits dans le Haut Tonkin et le Haut Laos simultanément avec les bandes chinoises qui ravageaient le pays reçurent le nom de *Fab Kis*, soit *Fa Kouei* « Diables Français » en chinois ! Ce qualificatif peu flatteur (21), perfidement répandu par les concurrents chinois, se trouva, hélas, assez vérifié lors des opérations de nettoyage qui mirent fin à la « Guerre du Fou » en 1920-1921...

C'est sous ce nom ou celui laocisé de *Farang*, que les Français et autres Occidentaux étaient rangés au hasard des rencontres, rares d'ailleurs. Depuis quelques années, les propagandes radio-phoniques opposées ont fait surgir du néant un personnage mythique, rarement rencontré, toujours craint, dans le respect ou la terreur : *As mes lis kas* « l'Américain », qu'on reconnaît en tout être bizarre rencontré sur la piste, à fortiori en tout Européen !

Les Lao et les Thaï sont nommés par leur nom : *Los Tsuas* ou *Nplog* (*Lao*) et *Thaïb*. Par contre, le locuteur hmong prend un malin plaisir à détailler les noms des divers groupes thaïs minoritaires en employant le Phou méprisant des « maîtres » lao ou thaï. Parmi les plus savoureux nous avons noté : *phwj lwj* (Phou Lü) pour les Thaï Lü de la province du Haut Mékhong, et *Phwj Yoo* pour les Thaï Nyuan de la vallée du Houay La, près de Pha-Hok (Heimbach donne *Phwv Nyeeb* pour les mêmes en Thaïlande).

(20) Sur les Mrabri voir le livre d'Hugo BERNATZIK, *Les esprits des feuilles jaunes* (traduction française), Paris, 1955, et plus récemment l'article de J. J. BOELES, *Second expedition to the Mrabri (« Khon Pa ») of Northern Thailand*, J. S. S. S., Oct. 1963.

(21) Bertrais, dans son dictionnaire, donne encore *Yaj Zeej*, pour Français, du chinois Yang Jen « Occidental ». Cet usage métonymique trouve son inverse dans l'emploi généralisé de *Farang* « Français » pour tous les Occidentaux en pays thaï ou lao.

\*  
\*\*

Au milieu de tant de peuples allogènes, les Hmong s'efforcent de faire leur place avec prudence et réserve. Les bons rapports de voisinage ne vont guère au-delà des besoins du commerce. Le chinois yunnanais a perdu peu à peu son rôle de langue étrangère pour les échanges commerciaux, au profit du lao et du thaï. Mais lao ou thaï n'est pour eux qu'une langue commune utilitaire et d'usage fort limité. En dehors des villes et d'un milieu instruit, il n'existe guère de bons bilingues, ce qui rend ardu et légèrement absurdes les rapports des villageois avec la machine administrative lao. Quelques paysans qui ont vécu en contact des Yao parlent le *mjen* et certains Yao le *hmong*. Les mariages ne sont pas exclus, bien que fort rares.

Cet isolement linguistique des Hmong renforce, s'il était besoin, le sentiment du *Nous*, *Peb Hmoob*, par rapport à tous les autres, et constitue un levier politique puissant dont se servent tous ceux qui les appellent à l'union pour une cause ou une autre. Ce faisceau d'aspirations confuses à l'unité, que tout jeune Hmong connaît bien, et une incapacité constante à la réaliser, ont été le point de départ de nos recherches. Et, comme les Hmong vivent actuellement en petites communautés villageoises, c'est dans une de ces communautés que nous avons voulu apprendre ce qui commande chez les Hmong les impératifs contradictoires de la cohésion et de la désunion.

## 1.2. LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE ET HUMAIN

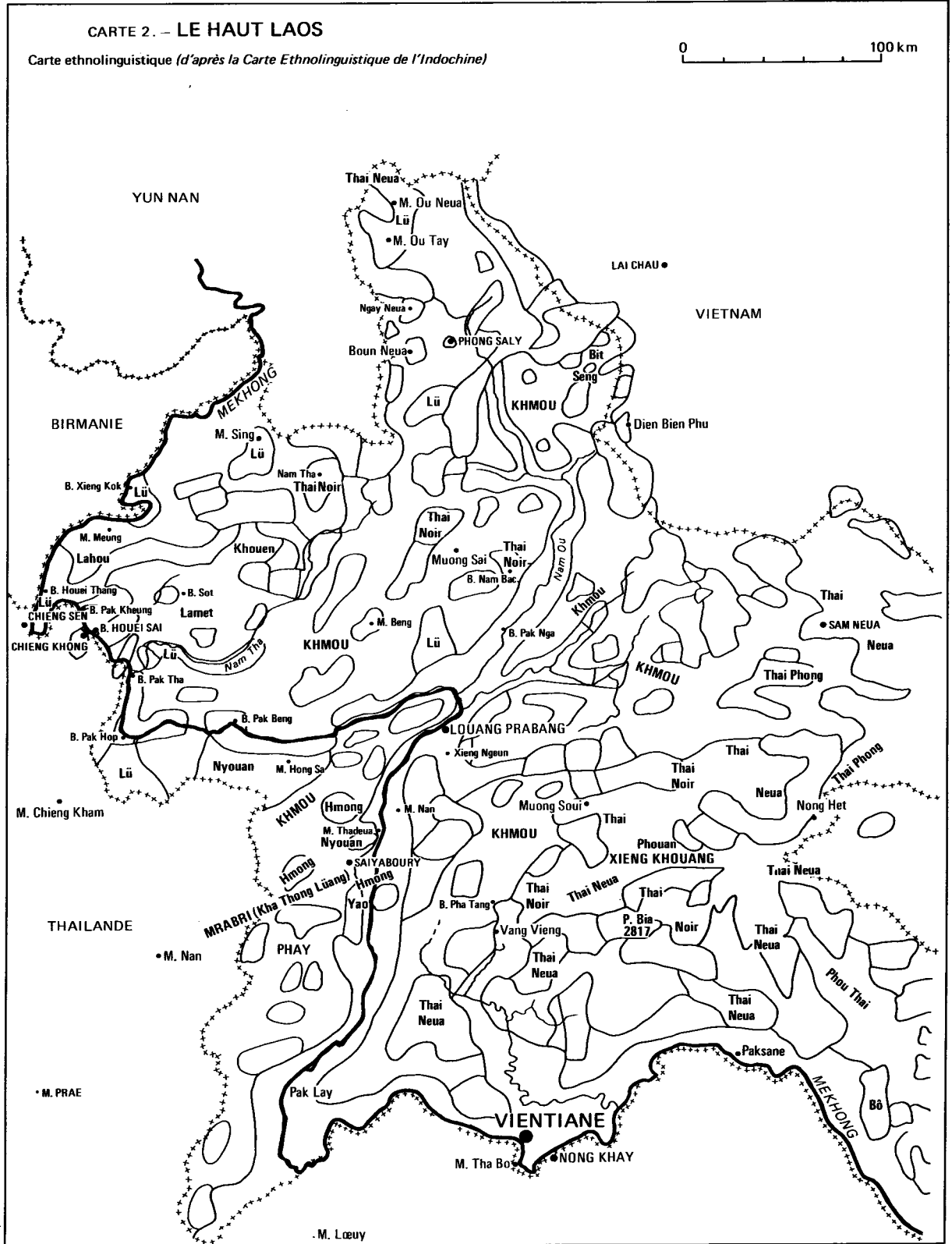
Parmi tous les Hmong qui restaient accessibles à une enquête ethnographique en Thaïlande et dans certaines parties du Laos, c'est une communauté du Haut Laos Méridional (1), Ban Pha-Hok, que notre choix s'est porté. Nous avons réuni en notes tous les renseignements contradictoires fournis par d'autres auteurs, ou glanés personnellement dans d'autres villages.

### LE HAUT LAOS

Entre le Tonkin, la Chine, la Birmanie et la Thaïlande, le Haut Laos est un massif montagneux, d'orientation générale NE-SW, dominé par des chaînes abruptes, coupé d'étroites dépressions, vallées des affluents du Mèkhong, qui rencontrent parfois des plaines alluviales, assez larges, cultivées en rizières.







Sa situation géographique en a fait la plaque tournante des migrations venues du Sud de la Chine. Parmi les derniers venus, les Hmong se sont installés tant bien que mal au milieu des populations thaï et proto-indochinoises aborigènes. Les Thaï qui se sont appropriés les fonds de vallées, les plaines et les plateaux, se divisent en de nombreux sous-groupes : Thaï Blanc et Thaï Noir à la frontière du Tonkin dont les centres culturels étaient Lai Chau et Muong Then (Dien Bien Phu), Thaï Rouge, Thaï Neua et Thaï Phong de Sam Neua, Thaï Lü de Muong Sing, de la vallée de la Nam Tha et de la Haute Nam Ou, *Nio* venus des Etats Shan à la frontière de Birmanie, au Nord de

(1) Nous empruntons ce terme à Jules VIDAL, *La végétation du Laos*, Toulouse, 1960, p. 14 et 15 : « Le Haut Laos méridional est bordé à l'Est par la chaîne annamitique et la plaine de Vientiane, il est limité à l'Ouest par la chaîne frontière de grès horizontaux, qui débordent longuement sur le Siam ».

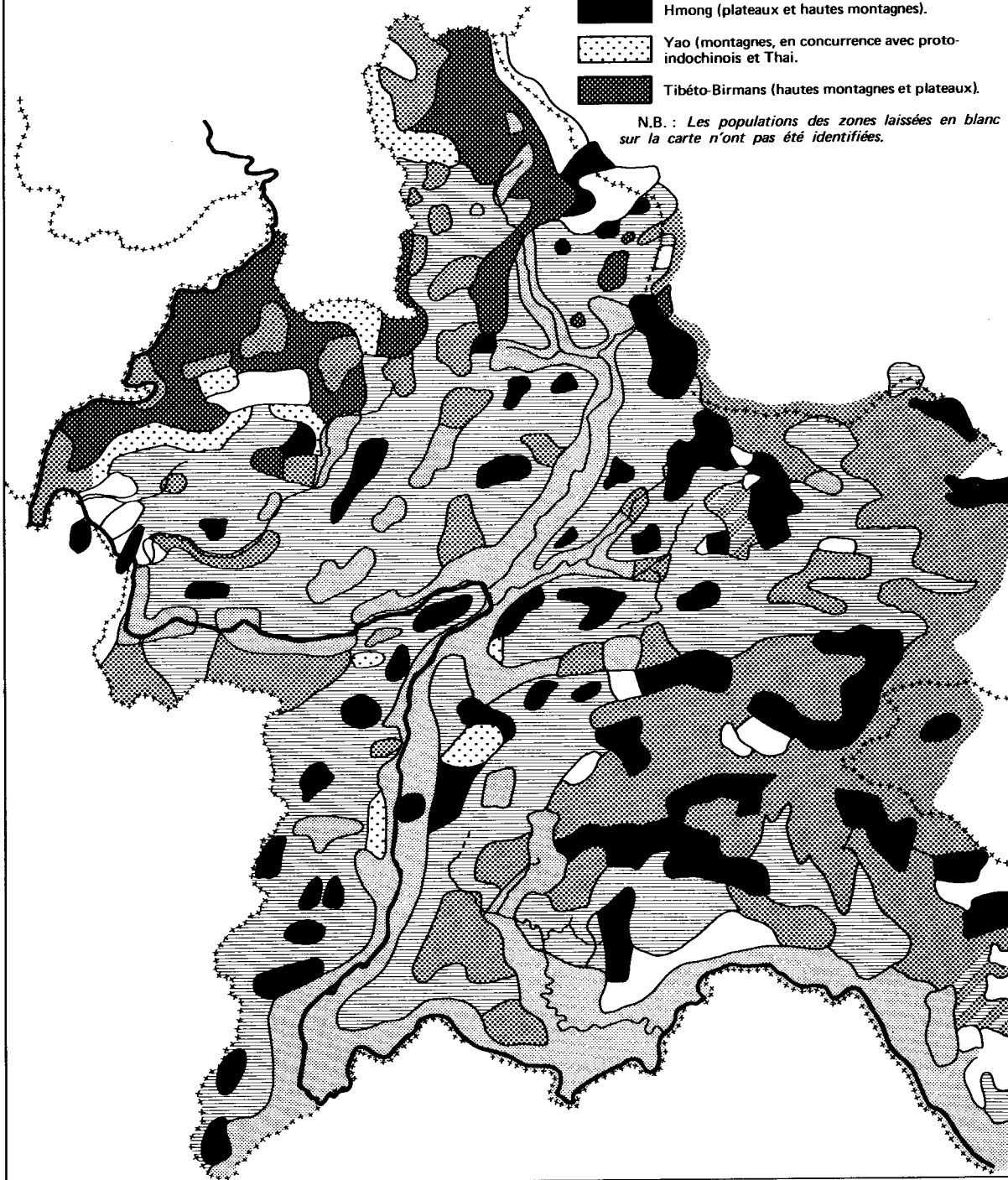


## LE HAUT LAOS

## LEGENDE

-  Proto-Indochinois (zones de forêts et de montagne).
-  Lao (plaines alluviales et vallées des affluents du Mékhong).
-  Thai Minoritaires (plateaux et fonds de vallée).
-  Hmong (plateaux et hautes montagnes).
-  Yao (montagnes, en concurrence avec proto-indochinois et Thai).
-  Tibéto-Birmans (hautes montagnes et plateaux).

N.B. : Les populations des zones laissées en blanc sur la carte n'ont pas été identifiées.



Ban Houei Sai <sup>(2)</sup>, *Phouan* dans la province de Xieng Khouang <sup>(3)</sup>, *Nyouan* dans les provinces de Louang Phrabang et de Saiyaboury, au milieu desquels les *Lao*, partout représentés, mais surtout dans les provinces de Louang Phrabang et de Vientiane, contrôlaient tant bien que mal le commerce et l'administration locale. Les proto-Indochinois qui appartiennent, dans la famille des langues *Mon-Kmer*, au groupe *Palaung-Wa*, se sont maintenus, autant que possible, à proximité des *Thaï* qui les avaient subjugués et englobés désormais sous le terme méprisant de *kha* « esclaves ». Le Haut Laos a retenu un peu partout, par poches, les descendants d'une grande ethnie : les *Khmou*. On les retrouve disséminés dans toutes les provinces, de Dien Bien Phu à Phongsaly, à Muong Sing, à Houei Sai, à Louang Phrabang, à Saiyaboury et à Xieng-Khouang. Autour d'eux gravitent d'autres aborigènes, parents de langue et de culture : les *Lamet* et les *Khouène*, dans la province du Haut Mékhong, les *Bit* dans la province du Haut Mékhong et au Sud de Phongsaly, près de la frontière vietnamienne, les *Seng* au-dessus de Samneua et dans la province de Louang Phrabang, enfin les *Phay* <sup>(4)</sup> dans la partie ouest de la province de Saiyaboury.

La forêt dense, entre Nan (en Thaïlande) et Saiyaboury (au Laos), est le dernier refuge des chasseurs-cueilleurs *Maabri*, les plus archaïques des aborigènes de langue *Mon-Khmer*.

Dans les zones frontalières du Yunnan et de la Birmanie, des groupes de Tibéto-Birmans ont fait leur apparition : *Akkha* et *Phou Noi* dans la province de Phongsaly, *Akkha* et *Lahou* dans celle du Haut Mékhong <sup>(5)</sup>, cependant que les *Yao* suivant une route parallèle à celle des *Hmong* se répandaient sur leur flanc nord de Lao Kay à Chieng-Kham en Thaïlande, avec des infiltrations dans les provinces de Louang Phrabang et de Saiyaboury.

Cette prolifération des groupes ethniques contraste avec une densité très faible de populations encore clairsemées au milieu d'immenses espaces forestiers toujours ouverts aux immigrants.

Pour toutes ces populations, comme pour les *Hmong*, la conjoncture politique entretient un mouvement constant, à mesure que se déplacent les champs de manœuvres militaires et les zones soumises au bombardements. Et à chaque fois, il faut choisir, entre la mort, la fuite, ou l'engagement dans la guerre civile du côté où l'on veut être, sinon du côté où on se trouve...

## SAIYABOURY

Saiyaboury est l'unique province laotienne à l'Ouest du Mékhong dont la rive droite, comme celle du Rhin, fut un sujet de préoccupation constante pour nos stratèges coloniaux <sup>(6)</sup>. Annexée par les Siamois en 1940-1941, elle fut rendue au Laos en 1946. Le souvenir de l'administration siamoise reste encore vivace chez les paysans Thaï *Nyouan* ou *Lao*. Ceinte de toute parts de haute montagnes

(2) A la hauteur de Thang O, dans la boucle du Mékhong.

(3) Au sujet des *Phouan* on pourra consulter la thèse de Charles ARCHAIMBAULT, *Les annales du royaume de Xieng Khouang*, B. E. F. E. O., Paris, 1967.

(4) D'après une étude non publiée de Michel FERLUS, *Matériaux pour l'étude du Phay*, les *Phay* se nommeraient eux-mêmes *Lua'*. Ils sont vraisemblablement apparentés au groupe connu sous le nom de *Lawa* en Thaïlande, cf. Gordon YOUNG, *op. cit.*, et Peter KUNDSTATER, *The Lua, (Lawa) of Northern Thailand : Aspects of Social Structure, Agriculture, and Religion*, in *Southeast Asian Tribes, Minorities and Nations*, edited by Peter Kundstater. Princeton, 1967.

(5) Cf. Henri ROUX, *Quelques minorités ethniques du Nord-Indochine*, Saïgon, 1954, et Gordon YOUNG, *op. cit.* Les *Lahou* de la province du Haut Mékhong sont connus des Laotiens sous leur nom birman de *Mousseu* (à ne pas confondre avec les *Mosso* de Chine). Nous avons reconnu leur territoire au cours d'une mission en juillet 1966.

(6) On trouvera un tableau vivant de cette rivalité franco-anglaise, puis franco-siamoise, pour la rive droite du Mékhong dans le premier chapitre de Lucien de REINACH, *Le Laos*, Paris, 1911.



qui bordent étroitement le lit même du Mèkhong, Saiyaboury dispose de deux vastes plaines où l'on peut cultiver le riz en rizière irriguée : plaine de Saiyaboury, et plaines de Muong Phieng. Là se rassemble la majeure partie de la population lao, originaire de Louang Phrabang d'ailleurs. Une grande partie de la province est encore inhabitée permettant des regroupements de réfugiés venus des zones de combat, ainsi, les villages Hmong autour de Nam Hiem, originaires de la province de Xieng Khouang ou bien le village catholique Hmong Blanc de Ban Houay Sek, venu de Kiou Katiam dans la province de Louang Phrabang.

Ignorée des géographes, comme des historiens, la population de cette province était évaluée en 1958 entre 140 000 et 180 000 habitants<sup>(7)</sup>. Ses ressources agricoles suffisent à peine, dans leur état actuel de développement, à nourrir la population locale. On doit importer de la capitale le riz destiné aux troupes stationnées dans la province. Pourtant des projets de barrages et d'irrigation de la vaste plaine de Muong Phieng semblent sur le point d'aboutir. Encore, resterait entier le problème de l'écoulement des marchandises, si la production agricole venait à devenir excédentaire. Or, la province est desservie par un très mauvais réseau routier, en tout 60 km de pistes non goudronnée, rendue quasiment impraticable pendant la saison des pluies, refaite chaque année au début de la saison sèche. Cette route se compose de 20 km de la ville de Saiyaboury au débarcadère de Thadeua sur le Mèkhong, principale source d'approvisionnement de la ville, et de 40 km jusqu'à Muong Phieng, route tracée avec l'aide d'experts américains. Les liaisons avec l'extérieur se font en chaland ou en avion. Pour aller à l'extrême-Sud, Paklay, Khènetao et au Nord, Hongsa, on ne trouve que des pistes qui cheminent, de village en village, à travers la forêt. Dans un rayon de plus de 100 km soit d'une distance de trois ou quatre jours de marche, les paysans viennent à pied jusqu'à Saiyaboury.

La ville, préfecture et résidence du préfet, le *Chao Khoueng*, est constituée par une longue voie poussiéreuse menant du terrain d'aviation au centre administratif et religieux qui se ramène à deux bâtisses en torchis sur pilotis, l'une étant le bureau du préfet, l'autre sa résidence personnelle, le tout contigu à un vat (pagode) petit mais d'architecture fort élégante. Les séparant de la route et grande rue : un terrain de football très fréquenté par les amateurs. L'armée est cantonnée non loin de l'aérodrome dans le quartier dit Ban Natho; à l'autre bout de la route, à Ban Tha Na, on trouve côte à côte, les bâtiments de la police et des Travaux publics. Le centre, Ban Tin, semblable à toutes les villes de la campagne laotienne se résume à une double rangée d'échopes en bois, où se concentrent une vingtaine de boutiques-bazars, dont les patrons et employés, Pondichériens, Pakistanais, Chinois et Lao guettent sur le pas de la porte les groupes timides de villageois Hmong, Yao, Khmou, etc. qui rôdent fascinés par une pacotille chère mais clinquante. Un menuisier vietnamien et un forgeron hmong constituent presque tout l'artisanat de la ville. Tout ce qu'on vend est importé. Le marché couvert est voisin du terrain de football, bâtiment vétuste, tout en bois. Ouvert dès 5 heures du matin, il se clôt vers les 7 heures, faute de marchandise. D'ailleurs une partie du ravitaillement s'est déjà écoulée la veille, car les ménagères attentives au mouvement de la rue hèlent de leur porte les paysans chargés qui arrivent à pied par la route.

Les mêmes sources démographiques pour 1958 attribuent à la ville une population comprise entre 2 000 et 3 000 habitants, pour la majeure partie des fonctionnaires et des militaires, à qui s'ajoutent les villageois des faubourgs, si l'on peut dire, puisque les rizières viennent encore jusqu'au cœur de la ville...

(7) Nous empruntons ces chiffres à Frank LE BAR et Adrienne SUDDARD, *Laos, its People, its Society, its Culture*, New Haven, 1960, p. 238. Ces chiffres proviennent du Bulletin statistique du Laos de 1958.

(8) VIDAL, *op. cit.*, p. 51.

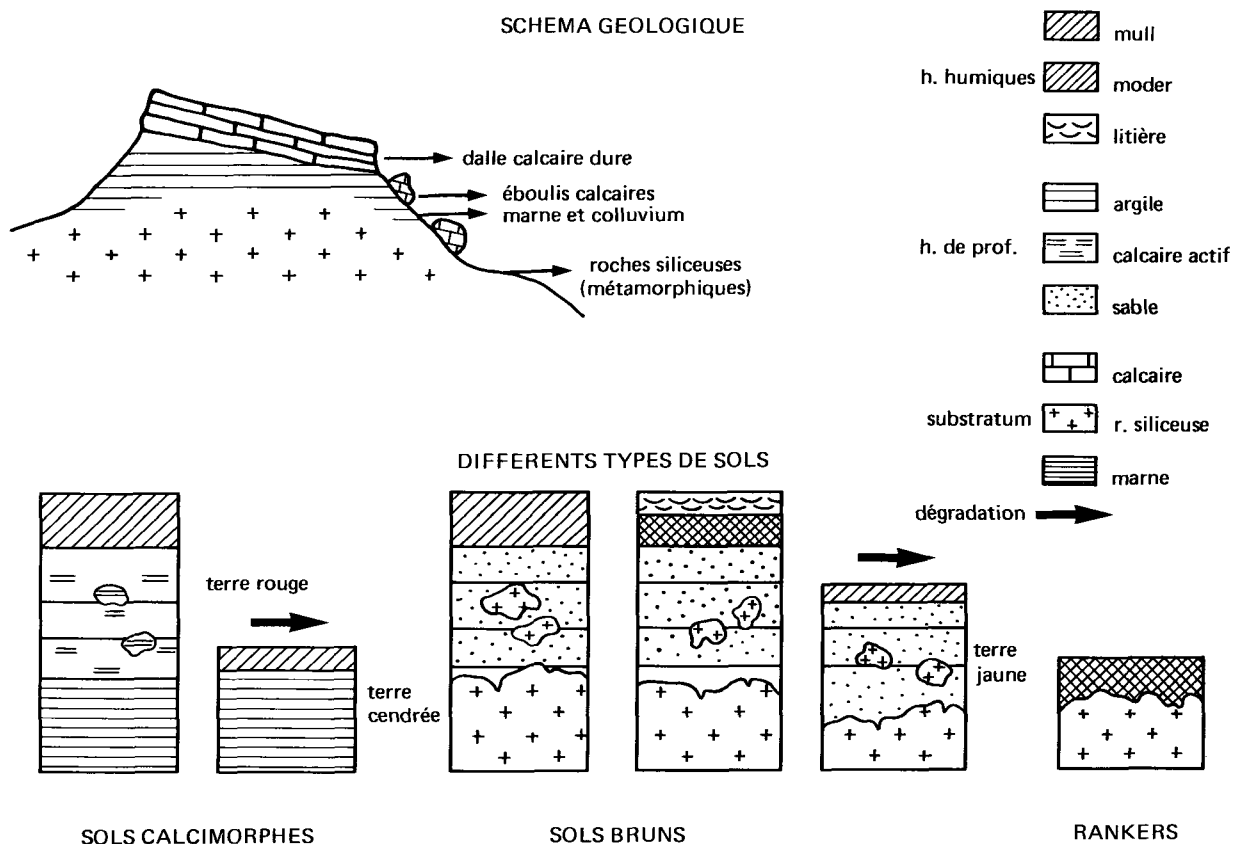
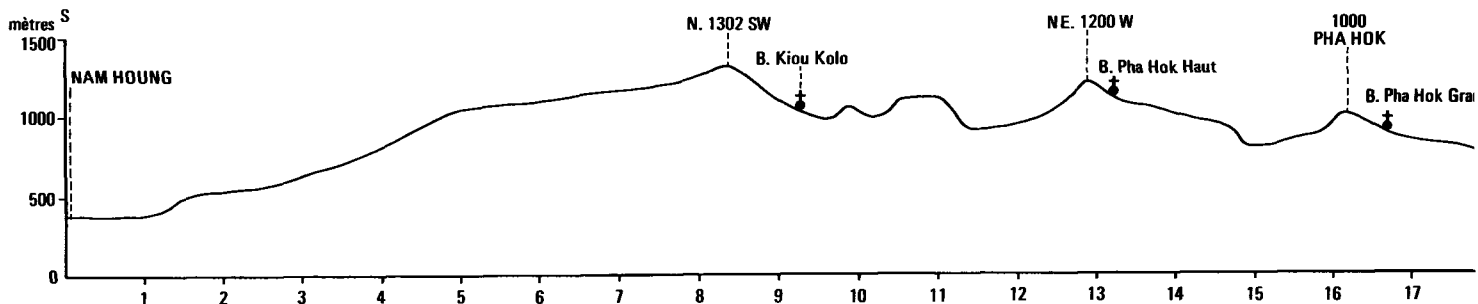


Diagramme 1. — Schéma géologique réalisé par M.Y. Clouet.

**PHA-HOK**

Pha-Hok se trouve par 19° 26' de latitude Nord et 101° 44' de longitude Est au nord de la ville de Saiyaboury. Le village a pris le nom lao d'un massif calcaire aux crêtes en pain de sucre, et dont les falaises escarpées (Pha) sont envahies par des colonies de grands bambous, le *mai'Hok* (*Dendrocalamus brandisii* Kurz). Ces « falaises de bambou » jaillies abruptes et claires au-dessus des



pententes recouvertes par la forêt dense dominant un paysage d'une sauvage beauté. Les pentes fort raides dévalent par rebonds successifs vers le lit encaissé du Houay Khai (carte 3). C'est un gave de montagne de moyen débit qui prend sa source sur les pentes des Pha Khat et va se jeter dans le Mékong en amont de Thadeua.

Les Pha-Hok le longent sur sa rive gauche tandis qu'à l'horizon de droite se dressent les hauteurs tabulaires du Phou Pha Touy et du Phou Hong (1 330 m). Son lit suit généralement la courbe des 600 m. C'est une rivière peu profonde malgré des berges encaissées. On peut toujours la traverser à gué et nous ne connaissons point d'endroit de son cours où la profondeur ait pu atteindre, même en saison des pluies, plus de la taille d'un homme.

Au-delà des Pha-Hok et parallèle au Houay Khai, une autre rivière, le Houay Phai vient couper aussi, en oblique, l'alignement des sommets qui reste fidèle à l'orientation NE-SO; cependant, des versants SO du Phou Hong, un autre ruisseau, le Houay La vient drainer les eaux de la vallée de Nala (Nam La) jusqu'à Saiyaboury où il se jette dans la Nam Houng.

D'après un examen rapide du territoire de Pha-Hok, effectué en compagnie de M. Y. Clouet, la géologie, jamais faite jusqu'à présent, de cette région, présente schématiquement les caractéristiques suivantes (cf. schéma) :

Les sommets sont constitués par une dalle de calcaire dur (de type Basochien-Bathonien lorrain) à laquelle succède, à mesure qu'on descend la pente, un colluvium de débris calcaires se superposant à des roches métamorphiques. Ces dernières se retrouvent jusqu'au bas des pentes. Ces différentes roches mères, sous l'influence de la forêt tropicale dense, ont évolué vers les groupes de sols suivants :

1. Zone de calcaire : sols en général non exploités.
2. Zone de colluvium : sols calcimorphes non stabilisés, avec présence de marnes.
3. Zone de roches métamorphiques : sols bruns, à richesse croissante à mesure qu'on descend la pente.

Pha-Hok se trouve dans une zone de précipitations faibles, de l'ordre de 1 500 à 2 000 mm par an; les pluies viennent assez tard, en juin et juillet et s'arrêtent fin septembre. Les caractéristiques du climat sont à peu près celles de Louang Phrabang dont on n'est distant que d'une centaine de kilomètres. Naturellement l'altitude plus élevée (1 000 m en moyenne) refroidit considérablement les températures minimales. Les nuits sont froides une partie de l'année, fraîches même dans la saison chaude, où l'on ne peut dormir sans couverture.

Ce climat tonique rend pénible aux villageois le séjour dans la plaine. Les chaleurs lourdes de la saison sèche leur sont insupportables. En revanche, la fraîcheur « de l'air » les obligent à l'entretien de feux tout au long de l'année à l'intérieur de la maison, alors que, chez les Nyouan de la vallée, les foyers pour se chauffer, ne font leur apparition que dans les jours les plus rigoureux de la saison froide.

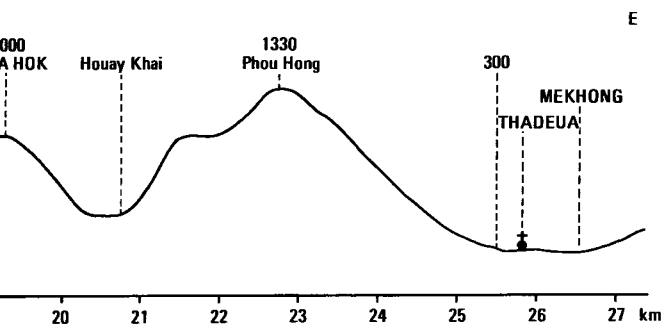


Diagramme 2. — Profil des chaînes entourant les Pha-Hok (réalisé sur une carte au 1/50000 par M. Ch. Taillard). Les altitudes ont été grossies du double par rapport aux distances, afin de présenter un aspect plus conforme à ce qu'on peut voir à l'œil nu.

### 1.3. DÉFINITION ET CONSTITUTION DU VILLAGE. DÉMOGRAPHIE.

Quand on regarde une carte d'ensemble comme la carte 3, ou bien qu'on vagabonde au hasard dans la montagne, il n'est pas toujours aisé de définir un village. Dans un rayon de 50 km au-delà de la vallée de Nala ce ne sont point les établissements hmong qui manquent : tout au Nord-Ouest, non loin du cours de la Nam Met se trouve le village de Nong Nong, village de Hmong à Manches Galonnées, divisé en deux hameaux, Nong Nong et Nong Nong Nouveau, de respectivement 22 et 12 maisons. A l'Est de Nong Nong on rencontre encore deux hameaux formant un même village géographique : Houay Khane Neua (Houay Khane Nord) et Houay Khane Gnaeu (Houay Khane Grand) de 16 et 28 maisons, village de Hmong à Manches Galonnées aussi. Cependant sur les montagnes opposées, de l'autre côté du lit du Houay Khai on peut voir un petit établissement relevant du même sous-groupe : Houay Khane Noy (Petit Houay Khane) qui n'entretient aucun lien spécial avec ses vis-à-vis lointain; comptant à peine une dizaine de maisons il constitue à lui tout seul un village. De même lorsqu'on prend la piste qui conduit de Houay Khane aux Pha-Hok on rencontre un tout petit établissement comptant à peine 8 maisons, et peuplé aussi de Hmong à Manches Galonnées, Houay Phai. Mais on le connaît surtout comme « village de Tseu Gé » (*Txwm Zeb*). Malgré sa proximité il est complètement indépendant de Pha-Hok.

De part et d'autre des Pha-Hok deux établissements : Pha-Hok Petit et Pha-Hok Grand en portent le nom <sup>(1)</sup>. Cependant d'autres établissements surgis peu à peu alentour, comme Kiou Kolo, Bouche du Houay Khai, etc. ne cessent point de se réclamer du même centre géographique. Par contre, non loin de Kiou Ko-Lo, au sud-ouest du Phou Hong le village de Pha-Touy constitue une entité distincte, bien que sa population, comprenant à peine 11 maisons, provienne pour une part des établissements des Pha-Hok.

Si on envisage les différents sous-groupes habitant l'ensemble de ces villages, on peut noter que Pha-Hok se distingue nettement par une prédominance de Hmong Verts. On peut même dire que presque tous les Hmong Verts de la périphérie, excepté deux ou trois familles sur le Pha-Touy, relèvent de Pha-Hok. Cependant 5 maisons de Pha-Hok Petit sont habitées par des Hmong Blancs. Pha-Hok ne se présente donc pas comme une communauté relevant d'un seul sous-groupe. Par contre les communautés avoisinantes sont toutes, sauf Pha-Touy, village mixte, des villages Hmong à Manches Galonnées.

Dans cet ensemble l'établissement de Pha-Touy nous a semblé jouer un rôle spécial de refuge pour tous ceux qui ont échoué à l'intérieur des autres communautés. Ceux des autres villages tiennent d'ailleurs les gens du Pha-Touy pour des crève-la-faim, des misérables qu'il ne vaut pas la peine de visiter. En réalité, si les conditions de vie n'y sont pas très reluisantes, elles ne sont pas pire qu'ailleurs chez les pauvres. Et paradoxalement ce groupe de rejetés semble avoir formé une petite communauté, aussi vivante que disparate.

---

(1) Comme on a pu s'en apercevoir tous les noms de village sont en général des noms lao. Les Hmong utilisent les noms de lieu qu'ils trouvent en arrivant dans un nouveau territoire. Ils se contentent de les prononcer à leur manière, ainsi Pha-Hok devient *Phuaj Hauv*, *Pha-Touy* se dit *Phuaj Tej* et la Houay Khai *Fib Khais*, etc. Lorsqu'on veut établir des distinctions supplémentaires comme pour distinguer entre les deux hameaux voisins des Pha-Hok on ajoute alors un qualificatif en hmong : *Phaaj Hauv Me* « Pha-Hok Petit » versus *Phuaj Hauv Loj* « Pha-Hok Grand ». Quand nous découvrîmes le village, le rapport de taille était déjà l'inverse de ce que les noms suggèrent, puisque Pha-Hok Grand nommé Houay Khi-Khang comptait en 1965 à peine 12 maisons quand Pha-Hok Petit en avait 70 ! Tenant compte de l'élévation de Pha-Hok Petit, nous l'avons pour notre commodité nommé Pha-Hok Haut.

Pour nous résumer, un village hmong se définit davantage comme une communauté que comme un lieu géographique. Il peut n'être qu'un établissement simple, ou bien se composer de divers hameaux dont l'apparition est le fait d'un dynamisme socio-économique propre à ce type de communauté.

Dans la suite de cet exposé nous réserverons donc le terme de village aux communautés constituées, désignant par hameau des localités habitées non indépendantes, quelle que soit l'importance numérique de chaque établissement.

Inutile de le préciser, cette définition ne correspond à rien dans l'esprit hmong. Il faut la considérer comme une première approche, extérieure, de la conception de village. En hmong on dit : *lub zos* pour désigner aussi bien l'ensemble du village, un hameau particulier, ou bien un groupe d'habitations distinguées de l'ensemble, comme nous le verrons par la suite.

Elle nous paraît utile cependant pour la description car elle rencontre au moins une réalité tangible : le cadre administratif. Appartenir au village selon notre définition, c'est dépendre aux yeux des autorités laotiennes d'un même Nayban ou chef de village. Il est vraisemblable que si les villageois de Pha-Hok devaient définir les limites administratives de leur communauté ils auraient recours au mot lao *ban Pha-Hok*, ou bien emploieraient le terme *lub zos* mais dans le sens du mot lao.

Le village hmong et l'idée de communauté qu'il implique sont le sujet de cette étude. Dans les pages qui suivent nous avons tenté de reconstituer l'histoire de Pha-Hok, afin d'en saisir le mouvement diachronique.

#### CONSTITUTION D'UN VILLAGE

Un village comme Pha-Hok naît au hasard des rencontres, poursuit pendant quelques années une tentative de cohésion aussi illusoire qu'éphémère pour se disperser un beau jour irrésistiblement, les uns allant grossir d'autres villages, les autres s'éloignant vers les forêts intactes pour y ouvrir un nouveau territoire. La durée d'un village dépend en premier lieu de la surface cultivable. Sauf cas de guerre ou d'épidémie, les paysans hmong restent attachés au territoire de leur village jusqu'à épuisement des sols. Ce sédentarisme du lieu n'exclut pas une mobilité interne assez remarquable, à l'intérieur du hameau, mais aussi de hameau en hameau (cf. 2.4).

Tout commence avec l'installation d'un groupe de deux ou trois familles unies pour tenter l'aventure. Si le groupe de pionniers prospère, c'est l'afflux de tous les déshérités : aux premiers venus les meilleures terres et les plus proches du lieu de résidence. En quelques années, alors que les mieux nantis s'attardent encore sur l'emplacement ancien, il s'est constitué peu à peu une hiérarchie foncière inverse. Cependant, d'année en année l'équilibre démographique se trouve menacé par l'arrivée constante de nouveaux venus qu'attire la perspective d'une terre abondante et fertile. Exploitation et épuisement des sols s'accroissent, et la prospérité première s'évanouit peu à peu. Déjà les groupes les moins favorisés lèvent le camp, signe avant-coureur de la prochaine débâcle.

Les pentes du *Pha-Hok* et du *Phou Hong* avaient été habitées plusieurs fois, lorsqu'en 1950 environ, les premiers Hmong Verts (*Hmoob Ntsuab*) pénétrèrent dans la vallée du *Houay Khai*, à partir de son embouchure sur le *Mékhong*. Ces berges avaient abrité un village instable d'aborigènes Khmou. Ils quittaient les lieux quand les premiers Hmong arrivaient et sont installés maintenant dans la forêt qui borde la route entre *Nala* et *Thadeua*, au village dit *Pa Khom*. D'autre part, les *Thai Nyouan* de la vallée du *Houay La* avaient déjà colonisé les premiers contreforts du *Phou Pha Touy* en remontant deux ruisseaux, le *Houay Sang* et le *Houay Khoun*. Ces rays restaient cantonnés sur les pentes douces, plafonnant autour de 600 m d'altitude. Ils appartenaient aux villageois de *Ban Na-Khoun*, sis à l'endroit où la vallée du *Houay La* se resserre limitant les possibilités d'étendre les rizières irriguées et contraignant les villageois à faire du riz de ray en appoint.

Cependant si l'on regarde dans le passé, il semble que l'Homme ait toujours élu domicile en ces parages, voisins du Mékhong. En effet, partout, dans les ravs, dans les rizières et en forêt, abondent les vestiges néolithiques : haches, herminettes, queursoirs en pierre, herminettes à mèche carrée, etc. On en a trouvé également dans les ravs des Hmong à 800 et à 1 000 m d'altitude, sur le Phou-Hong<sup>(2)</sup>.

Les premiers Hmong Verts à pénétrer dans le pays venaient de Lanthène (*Lam Theeb*)<sup>(3)</sup>, à l'est de Muong Nan, de l'autre côté du Mékhong. Ils prospectaient ce côté du fleuve pour y défricher de nouveaux ravs d'opium. Ils établirent les deux premières maisons sur les pentes du *Phou Hong* dans le versant qui donne sur Thadeua. La première se composait du père et de la mère et de leur fils cadet, la deuxième abritait l'aîné, sa femme et un autre fils. Peu après leur installation, ce fut le drame. Comme ils ramenaient du riz et du maïs de leurs anciens ravs sur le Phou Long, ils avaient loué pour traverser le fleuve, une pirogue à des passeurs laotiens. Mais la pirogue trop chargée devait être emportée par les rapides, violents en cet endroit, et l'esquif lancé contre les rochers chavira. Le père, Nya Pao (*Nyaj Pov*) étant resté aux ravs, c'était Neng Houa (*Neej Huas*), son aîné qui dirigeait les opérations. Des quatre passagers, il fut le seul à se sauver, ayant pu s'agripper à un rocher au moment du naufrage. Sa mère, son jeune frère et son beau-frère, qui avaient pris place avec lui dans l'embarcation, se noyèrent sous ses yeux.

Après la catastrophe, la famille s'établit définitivement sur la rive droite du Mékhong, sur les pentes du Phou Hong, en amont de Thadeua. Le père, veuf, vint habiter avec son fils. Cependant, deux ans plus tard, incapable de supporter le veuvage et la cohabitation, le vieux Nya Pao partit se chercher une nouvelle compagne au village sur le Phou Long.

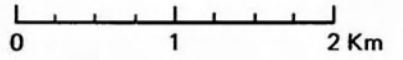
La montagne, aux sols à prédominance calcaire, s'étant révélée propice à la culture du pavot, dès 1951-52, trois nouvelles familles vinrent à leur tour tenter la chance sur le Phou Hong. Il y avait là : Kh'ou Kaeu (*Qus Kawm*) du même clan Hsiong (*Xyooj*) que Neng Houa et les siens, Tseu Ntchai (*Txawm Nchav*) du clan Haeu (*Hawj*) et Tsa Koua (*Txaj Kuam*) du clan Tang (*Taag*), celui de la femme de Neng Houa. Kh'ou Kheu était le parâtre de Tsa Koua dont il avait épousé la mère devenue veuve. Celle-ci mourut à son tour en donnant naissance à un garçon : Vang Toua (*Vaaj Tuam*). Lorsque, plus tard, en 1956, Tseu Ntchai et Kh'ou Keu sont partis en Thaïlande, Tsa Koua qui venait d'épouser la sœur de Neng Houa est resté derrière eux. Cependant, dix ans après, en 1965, il transportait les siens sur le Phou Pha Touy, où devait le rejoindre son jeune demi-frère, Vang Toua, revenu seul du lointain *Phou Vè*, en territoire siamois.

A partir de 1954, le village se forme, avec l'arrivée de quatre familles du clan Tang : Tchang Koua (*Tsaav Kuam*), Ntsong Ndzaeu (*Ntxooj Ntxawg*), Tseu Pao (*Txwj Pov*), et la veuve de son frère Neng Thao (*Nees Thoj*) et ses quatre filles, enfin Tsaou Ying (*Txawm Yeeb*) le beau-frère de Neng Houa. Il se déplace, de l'autre côté du Houay Khai sur le versant occidental des *Pha-Hok*, à proximité de l'emplacement actuel du grand *Pha-Hok*. Neng Houa suit ses alliés et ils s'installent à cinq maisonnées.

En ce temps-là, ils étaient les seuls habitants et la forêt recouvrait tout. Ils offraient des sacrifices au « génie de l'arbre », car les tiges dévoraient leurs animaux. Finalement, ils purent identifier le coupable : un tigre géant qui avait fait son repaire dans une caverne sur la face rocheuse des *Pha-Hok*. Ce fut Neng Houa qui l'abattit, après une nuit d'affût. Ils se mirent à 10 pour transporter la bête, grosse comme un jeune buffle. On peut voir une de ses énormes dents au colliers de la petite-fille de Neng Houa : la petite *Ying* (*Yeeb*). L'arbre existe toujours, c'est un *mangifera* au tronc énorme.

(2) Collection actuellement au Département de Préhistoire du Musée de l'Homme.

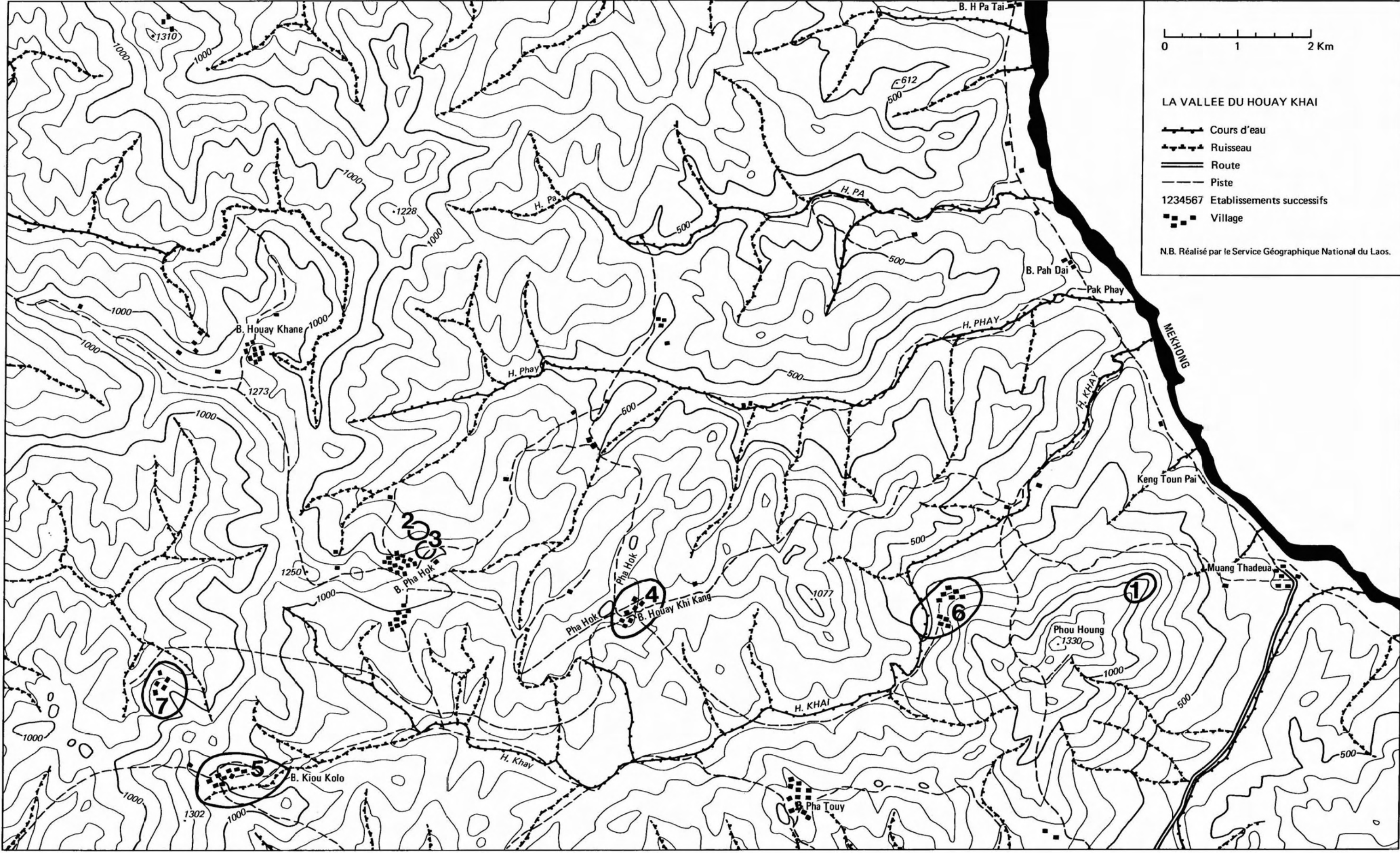
(3) Pour les noms de lieu qui suivent et qui se rapportent à une région que nous n'avons pas pu visiter, nous avons essayé de reconstituer le mot lao d'origine à travers sa prononciation déformée par les Hmong. Le mot reconstitué vient en tête, suivi par sa prononciation en hmong entre parenthèses. D'autre part, pour faciliter la lecture et l'identification des nombreux noms de personne figurant dans ce chapitre, nous les avons fait précéder de leur prononciation approximative en français. On trouvera la transcription exacte de ces noms entre parenthèses.



LA VALLEE DU HOUAY KHAI

- Cours d'eau
- Ruisseau
- Route
- Piste
- Etablissements successifs
- Village

N.B. Réalisé par le Service Géographique National du Laos.



CARTE 4. - LE COURS DU HOUAY KHAI ET LES DIVERS ETABLISSEMENTS HMONG AUTOUR DES PHA-HOK.

Dorénavant le village enregistre une immigration constante.

*Fin 1954* : Nbla Vang (*Nplaj Vaaj*), Tchoua Tong (*Tshuas Tooj*) et Nboua Nèng (*Npuag Neeb*), tous du clan Tang.

*1955* : Pang Tcheu (*Paaj Tswb*) et La Ma (*Laj Mas*), des Tang eux aussi. Le premier venait de Nam Neun (*Naj Neeb*) de l'autre côté du Mékhong et au Nord de Lanthène, le second de Pha Nying (*Phuaj Nyeeb*) où venait d'avoir lieu une épidémie qui avait touché tous les hameaux établis sur cette montagne, faisant « une centaine » de morts. Non loin du village, il y avait un étang, hanté par un dragon, qu'avaient mécontenté les eaux fétides ruisselées des étables... Après une semaine ou deux de troubles typhoïdien, les gens mouraient l'un après l'autre. Ce fut le signal de l'exode.

*1956* : Tsa Seu (*Txaj Xwm*), l'oncle cadet de Neng Houa venait du Pha Kong avec son cadet Tch'oua Ndzaeu (*Tshuaj Ntxawn*) et son fils Nou Sou (*Nus Xub*). Dans la même année d'autres Tang qui fuyaient les Pha Nying, Neng Tchou (*Neej Tsu*) et Tsong Neng (*Txooj Neeb*), rejoignent le village. Un Hmong Blanc les a suivis : Pa Tsao (*Paj Txos*) du clan Lau (*Lauj*), il était aussi sur les Pha Nying, venu originellement de Pang Pou (*Paas Puv*) et fuyait lui aussi la terrible épidémie.

Les Tang commencent à être en nombre. Dans leur territoire d'origine, les Pha Nying, un mouvement s'est amorcé. Ceux du clan restés en arrière se sentent d'autant plus sollicités par l'aventure que des proches et des collatéraux sont partis en avant et qu'on ne les a pas vu revenir, qu'une visite a pu être l'occasion d'échanger des nouvelles, et qu'on a appris que le sol, là-bas, prenaient bien l'opium, qu'il y avait de la place pour les rays, qu'on y mourait moins vite, et qu'on était tranquille vis-à-vis des autorités.

*1957* : Trois nouvelles maisonnées de Tang arrivent au village : Nia Vang (*Nyaj Vaaj*), cousin de Tsong Nèng, la veuve de Jeang (*Zaaj*) qui vient rejoindre son beau-frère puiné Tsaeu Ying et Ndjoua Jeang (*Ntsuab Zaab*). Il était installé d'abord auprès des alliés de son père dans la famille de sa mère. Les rapports n'étaient pas très satisfaisants (« il ne connaissait pas leurs usages de clan »), il les a quittés pour retourner après de gens de son clan. Par ailleurs, la même année, voit venir en éclaireur deux frères du clan Vang (*Vaaj*) : Va Tchèng (*Vam Tsheej*) et Tsaeu Leu (*Txawj Lwm*). Peut-être sous l'action de la poussée démographique, le village se déplace de l'autre côté du thalweg à l'emplacement actuel. Neng Houa s'installe dans la maison qu'occupe maintenant Tsong Neng et ses frères (voir carte 5, n° 23). Les Hsiong, qui sont tous des proches : son père Nya Pao, son frère Nou Sou, son oncle Tsa Seu, ses cousins Jeang Tsa et Chong Neng, construisent leur maison tout autour. Mais le vieux Pang Tcheu, dont les rays sont voisins, se plaint que les cochons aillent toujours saccager ses cultures. Il entraîne tous les Tang : Tchang Koua, Tseu Ying, Neng Thao, Tchoua Tong, Tseu Pao et Tsong Neng sur le versant oriental de la montagne, quelques cent mètres plus haut et plus distant de 500 m. Deux Blancs du clan Vang qui surviennent à ce moment, Chong Tcheng (*Soob Tsheej*) et son fils Nia Seu (*Nyaj Xwm*) vont s'installer près d'eux. Ils y resteront trois ans avant d'émigrer à nouveau, cette fois sur le Phou Pha Touy.

*1958* : Cette année est marquée par l'arrivée de trois nouveaux Vang, Nou Ndzaeu (*Nus Ntxawg*), Nao Sang (*Nom Xaab*) et Neng Yia (*Neej Yiag*), qui sont tous trois des Hmong Blancs.

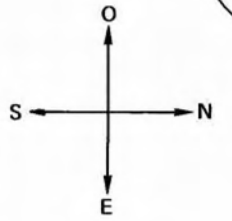
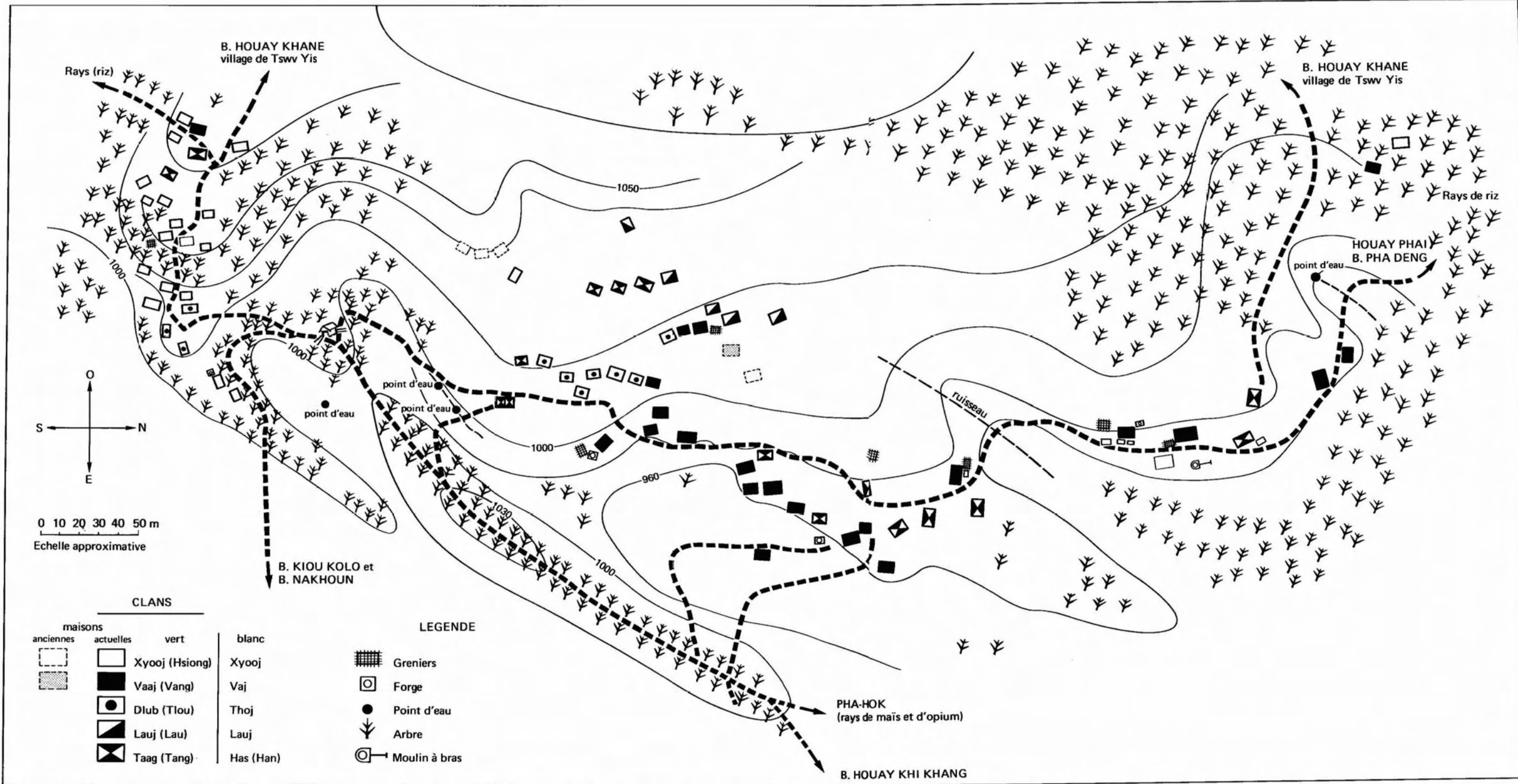
Un autre Tang, Vang Ya (*Vaas Yiag*) survient pour assister à une nouvelle expansion du village : sur l'initiative de Tchang Koua quelques Tang vont aller s'installer en contrebas des Hsiong. Il s'agit de Ntsong Ndzaeu, Tseu Pao, Nboua Neng. Des Vang les suivent : Va Tcheng et Tsaeu Leu, Nou Ndzaeu et Tsa Tch'ang (*Txaj Tshaab*). D'autre part Neng Tchou monte habiter du côté de Pang Tcheu.

*1959* : De nouveaux Tang : Ndjoua Yao (*Ntsuab Yob*) et Ndjoua Yi (*Ntsuab Yig*), originaires de Nam Neun (*Naj Neeb*), installés d'abord sur les *Phuaj Nyeej* ont fui une dysenterie, qui avait fait deux victimes dans leur famille; un Vang : Lia Ma (*Liaj Mas*), qui est Hmong Blanc, les a suivi pour rejoindre Nou Ndzaeu, Nao Sang, et surtout son oncle Neng Yia.

Ils précédaient de peu un autre groupe de Blancs, les Lau (*Lauj*) : Nts'ai (*Ntxhais*), Nda (*Ntaj*), Ndchai Neng (*Nchav Neeb*) et Chong Tcheu (*Soob Tswb*). Pour eux, les déboires agricoles venaient s'ajouter à la maladie. Ils n'avaient plus de rays d'opium. Il semble qu'ils aient été atteints dans leur village d'origine de Pha Nying par une épidémie de variole (forte fièvre suivie le lendemain par une éruption de boutons rouges, « si les boutons ne sortent pas, on meurt »); ils se transportèrent en hâte sur le Phou Houat, mais là ils ne purent trouver de rays d'opium. C'est pourquoi ils se tournèrent vers Pha-Hok... De plus, cette année devait voir un événement marquant : Tsaeu Ying, beau-frère de Neng Houa descendit s'installer commerçant à Ban Nala où il exerce maintenant la profession de mercier-tailleur.

1960 : Un autre Tang, Tchou Yao (*Tsuj Yob*), quitte Nam Neun pour Pha-Hok. A Nam Neun on a ressenti les premières atteintes de la guerre civile (C'est l'année de la prise de Vientiane par le Général Phoumi Nosavan suivie le 1<sup>er</sup> janvier 1961, par celle de la Plaine des Jarres par le Capitaine Neutraliste Kong Lé). Tchou Yao prétend avoir été effrayé par les premières infiltrations Pathet Lao... A Pha-Hok, le village se dépeuple de trois Vang, Nou Ndzaeu, Nao Sang et Lia Ma qui vont s'installer sur le Phou Touy, cependant que Neng Houa se transporte de l'autre côté des Pha-Hok à la jonction d'un ruisseau, le Houay Khi Khang, et du Houay Khai. Cet endroit, mieux abrité, a l'avantage de se trouver à mi-chemin du Phou Hong où sont toujours ses rays d'opium. Tsa Seu, son oncle cadet, et Chong Neng, son cousin, l'y suivent.

1961 : C'est l'année de la guerre civile à outrance. Chassées de la Plaine des Jarres et de Xieng Khouang, les troupes hmong de droite du Colonel Vang Pao se sont regroupées à Long Thieng d'où elles lancent des contre-attaques sur Xieng Khouang. Bientôt il se forme une armée exclusivement Hmong, composée pour moitié de partisans recrutés dans les villages, sous commandement unique du Colonel qui ne tardera pas à être promu Général. La tactique est d'établir une sorte de ceinture de postes fortifiés commandant l'accès des vallées vers le Sud, reliés entre eux, renseignés et appuyés par une chaîne de villages organisés en groupes d'auto-défense... De leur côté, les forces de gauche s'efforcent de descendre vers le Sud car on est en train de négocier des accords pour un cessez-le-feu (Accords de Ban Hin Heup). Les efforts d'infiltration s'intensifient dans les deux sens. C'est dans ce contexte que les villages Hmong Verts de Nam Neun et de Nbloua Nbleng (*Nplua Npleeb*) se virent sollicités par leurs voisins Khmou installés au fond de la vallée pour former un front commun contre la droite Phoumiste. Les notables répondirent qu'ils entendaient rester neutres dans le conflit. Jusqu'à ce jour ils avaient toujours eu de bons rapports avec les Khmou, ils entendaient les maintenir, toutefois en conservant entière leur indépendance. Les Khmou n'insistèrent point, s'organisèrent de leur côté en guérilla et tout se serait passé sans heurt si, au même moment, n'étaient survenus des groupes armés de Hmong Blancs se réclamant de Vang Pao et tentant d'organiser un groupe d'auto-défense. A partir de là les récits s'embrouillent et ne concordent pas toujours. Les faits principaux que nous avons pu dégager se résument comme suit : fraternisant au début avec les Hmong Blancs, les jeunes et un certain nombre de vieux acceptèrent de prendre les armes, puis quelqu'un parla de la position politique des Khmou. Les partisans Blancs firent, semble-t-il une descente sur le village Khmou où ils tentèrent d'arrêter des chefs. Sur ces entrefaites, ils repartirent vers le Nord où ils étaient basés, laissant des armes et un responsable. Les Khmou furieux firent une expédition punitive sur Nam Neun où ils arrêtaient quatre otages et les emmenèrent dans leur village. Les Hmong envoyèrent un émissaire auprès des Blancs et, une nuit, descendirent sur le village Khmou pour délivrer les otages. Il semble qu'ils tuèrent quelques Khmou et mirent le feu au village. Une autre version fait partir les événements d'une plaisanterie insultante que se serait permis un partisan Khmou à propos de la femme d'un Hmong... Quoi qu'il en soit, le lendemain, dégrisés et piteusement honteux de leur forfait, ils réalisèrent soudain ce que c'était que la guerre. La peur des représailles, mais aussi le dégoût de la violence stupide, leur inspirèrent une démarche paradoxale : ils allèrent rendre les fusils au responsable, lui criant : qu'il les reprenne, qu'ils ne voulaient pas être soldats... Puis, en l'espace d'un jour et d'une nuit, ils plièrent bagages et passèrent le Mèkhong pour rejoindre Pha-Hok. Telle est



0 10 20 30 40 50 m  
Echelle approximative

**CLANS**

maisons			
anciennes	actuelles	vert	blanc
		Xyooj (Hsiong)	Xyooj
		Vaaj (Vang)	Vaj
		Dlub (Tlou)	Thoj
		Lauj (Lau)	Lauj
		Taag (Tang)	Has (Han)

**LEGENDE**

- Greniers
- Forge
- Point d'eau
- Arbre
- Moulin à bras

dans ses grandes lignes l'histoire qui les conduisit à Pha-Hok. Il y avait 4 villages concernés : Pang Po' (*Paab Puv*), cours supérieur de la Nam Fouang (*Hau Naj Fee*), Nbloua Nbleng « Boueux, glissant » (*Nplua Npleeb*), et Nam Neun (*Naj Neeb*), tous les quatre occupaient les hauteurs qui dominent la vallée de la Nam Neun et du Houay Kasao. Sous la conduite de Ntchang Seng (*Nchaav Xeeb*), chef du village *Hau Naj Fee*, et de Tchou Yao (*Tsuj Yob*) qui dirigeait l'agglomération de *Nplua Npleeb*, les trois clans Hmong Verts, Hsiong (*Xyooj*), Vang (*Vaaj*) et Tlou (*Dluj*)<sup>(4)</sup>, abandonnaient sur place ceux qui ne voulaient les suivre, en particulier les Tchang (*Tsaab*) et les Blancs, source de toute l'affaire. Cette migration massive représentait les deux tiers de la population actuelle de Pha-Hok. Les Vang, sous la conduite de Tsa Tsou (*Txaj Txus*) et de Ngué Tcheu (*Nkias Tswb*), s'installèrent à proximité de leur frère Va Tcheng (*Vam Tsheej*) dans la partie basse de Pha-Hok Haut. Les Hsiong se divisèrent en trois groupes : le premier, avec Ntchang Seng et Tchou Yao, s'arrêta sur les bords du Houay Khai, à la confluence avec le Houay Khi-Khang, dans le hameau fondé par Neng Houa; le second, agrégat de frères et de cousins dominés par Fang Tch'o (*Faav Tshaus*), s'installa sur la partie haute de Pha-Hok Haut, un peu au-dessous de Pang Tcheu; le troisième, enfin, lignage du vieux Tsa Tscheu (*Txaj Tsws*), suivit le père et un frère, d'abord au-dessus de *Neej Tsu* où se trouve *Nchaiv Yig*, puis, en contrebas, du groupe précédent, sur le même versant, mais à couvert de la forêt. Est-ce une coïncidence ? Seul de cet éperon regardant au sud-est peut-on apercevoir près de la ligne d'horizon les vastes montagnes de la haute Nam Neun, par delà les sommets abrupts des Pha Khi Min qui masquent le Mèkhong.

Les Tlou se divisèrent en deux groupes, l'un avec Fang Leu (*Faav Lwv*) et Tsaeu Ying (*Txawj Yeeb*) suivit les Hsiong du vieux Tsa Tcheu, qui avait marié son fils aîné Ndjou Pao (*Ntsum Pov*) à la sœur de Tsaeu Ying; l'autre, avec Tseu Pao (*Txwj Pov*) et Nou Yi (*Num Yis*) s'installa entre le haut et le bas du village un peu au-dessous des Lau.

Un Tlou, seul de son clan, a préféré suivre Tchou Yao dont le frère, Nboua Mang (*Npuab Maab*), avait épousé sa sœur : Nguia Neng (*Nkiaj Neeb*). Mais la promiscuité est grande pour le petit replat de Houay Khi Khang, et la mort rôde emportant, entre autres, la femme de Nboua Mang. Bientôt Tseu Choua (*Txawm Suav*) entraîne Nguia Neng de l'autre côté du Houay Khai où ils s'établissent un peu au-dessous du col qui donne sur la vallée de Nala. C'est l'embryon du hameau de Kiou Ko Lo.

1963 : Tchang Lau (*Tssa Laus* et son frère cadet Va Tchaö (*Vam Choj*) rejoignent leur beau-frère Nguia Neng à Kiou Ko Lo. Le hameau s'agrandit...

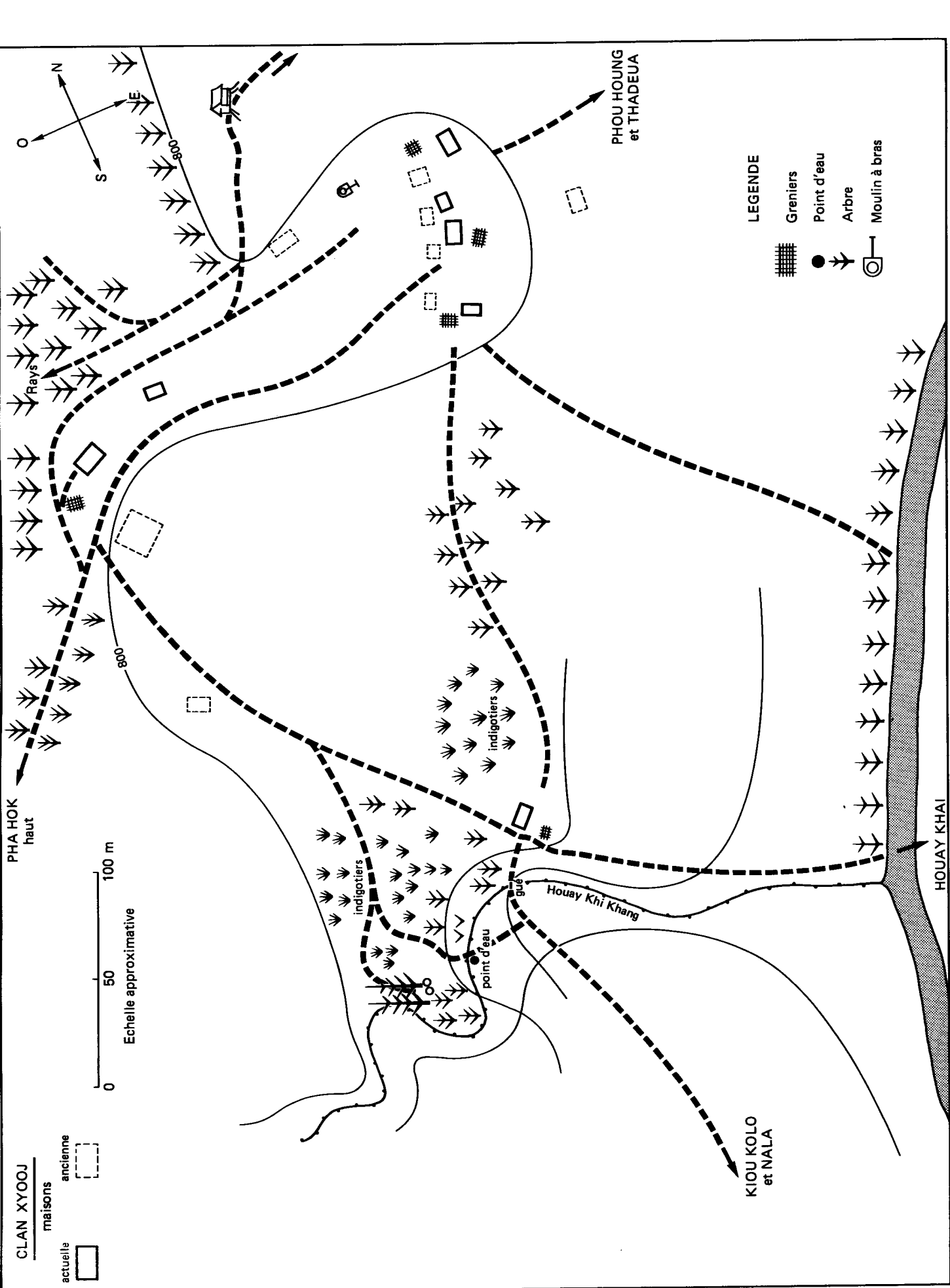
1964 : Ntchang Seng, qui a envoyé en avant-garde son fils Neng Tchou (*Neej Tsu*) construire une grande maison, quitte à son tour Houay Khi Khang pour Kiou Ko Lo, laissant derrière lui cependant deux de ses femmes dans sa maison. Lui-même, d'ailleurs, passe les trois quarts de son temps à Saiyaboury où il traite des affaires d'opium.



Telle était la situation à Pha-Hok lorsque nous fîmes notre première apparition en 1964, peu avant la fin de l'année. Ce fut alors que nous dressâmes le premier plan qui devait servir de base à nos enquêtes ultérieures. La population est restée homogène jusqu'au 31 décembre 1966, date à laquelle nous avons quitté Pha-Hok pour la dernière fois.

#### POPULATION POUR L'ANNÉE 1965.





Cette année, le village se répartissait en trois hameaux : Pha-Hok Haut, nommé *Phuaj Hau me* « Petit Pha-Hok », Houay Khi Khang ou encore *Phuaj Haus Loj* « Grand Pha-Hok », enfin Kiou Ko Lo désigné le plus souvent comme *Tssa Laus Lub Zos* « le village de Tchang Lau ». La population

(4) En hmong blanc ce nom de clan se dit *Thoj*. De même le nom de clan *Taag* se dit *Ham* en dialecte blanc.



CLAN XYOOJ  
maisons  
actuelle   
ancienne 

0 50 100 m  
Echelle approximative

LEGENDE  
 Greniers  
 Point d'eau  
 Arbre  
 Moulin à bras

CARTE 6. - PLAN DE HOUAY KHI KHANG EN 1964-65.

















































































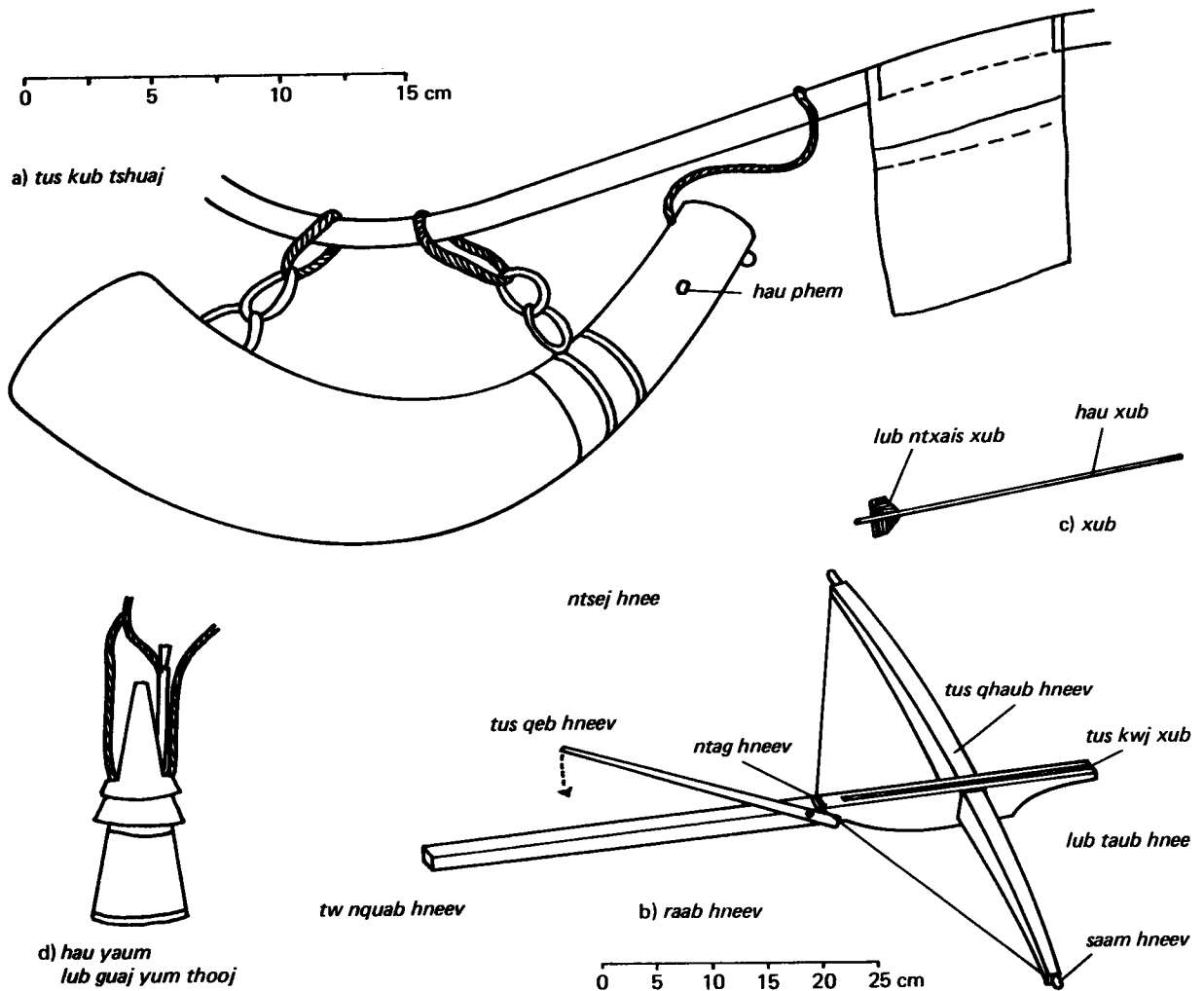


Fig. 9. — a) la corne à poudre, b) l'arbalète, c) la flèche, d) corne à poudre d'urgence portée sur la poitrine.

les grands sacrifices, se réservant une part pour lui-même et pour vendre. Parmi les chasses occasionnelles et à l'affût, il faut citer celle du porc-épic *nploos*, et du varan *nab qaa*, grand lézard de ray. Ce dernier est capturé vivant, pour être emmené à la ville et, si possible, vendu.

Les rapaces (milans et éperviers) *dlaav* et les fauves (le tigre *tsuv* et l'ours *dlais*) menacent les poulaillers et le cheptel. Abattre un milan est pour un chasseur un grand motif de fierté, et l'auteur du coup de fusil pend à une perche devant sa maison, une aile entière au bout d'une corde afin que nul n'en ignore... Pour le tigre qui s'attaque aux gorets en maraude loin du village, les paysans, une fois sa trace repérée (il se décèle en laissant sur son passage des charognes à demi-dévorées) lui tendent une embuscade ou disposent sur son chemin des fusils piégés en chicane. Tout ça ne va pas sans accidents; cependant, la terreur du tigre qui est encore un animal à travestis <sup>(6)</sup>, guidé par un génie machiavélique (le *Dlaab Puj Ntxoog*) est telle que tous les moyens sont bons pour l'abattre. En fait,

<sup>(6)</sup> C'est l'équivalent des tricksters du folklore américain. Il peut entrer dans un village sous l'apparence humaine afin d'y choisir sa victime. On rencontre encore des cas d'envoûtement et de possession par des tigres.





























Nom vernaculaire	Nom scientifique et description	Forme végétale	Usage
<i>Nplooj peb ceg</i> <i>Ntoo peeb lab soob</i>	<i>Callicarpa Longi folia</i> Lam. (Verbenaceae)	A	feuilles écrasées sur blessures
<i>Ntoo plaab ntxhais</i>	<i>Leea crispa</i> L. (Leeaceae)	Ate	sur blessure pour arrêter hémorragie
<i>Ntoo quav neeg</i>	<i>Cassia fistula</i> L. (Leguminosae)	A	diarrhées sanglantes
<i>Qaub quav yeeb</i>	<i>Polygonum chinense</i> L. (Polygenaceae)	Ate	pilée au mortier et délayée dans l'eau, application sur brûlures
<i>Saab yeeb dlawb</i>	<i>Solanum verbascifolium</i> L. (Solanaceae)	Ate	cataplasme contre la fièvre.
<i>Hmaab tshoog</i>	non identifiée	L	rhumatismes
<i>Hmaab tshuaj kaas</i>	"	L	vermifuge, appliqué dans les blessures où il y a des vers
<i>Hmaab txhais</i>	<i>Pellionia repens</i> (Urticaceae)	L	application, mal au pieds
<i>Caag txhais</i> <i>Caag vaj phais</i>	<i>Zingiber zerumbet</i> Rosc.		racine médicinale d'usage multiple
<i>Ntoo yug</i>		A	pour les boutons de la variole, ( <i>mob quas paav</i> ) écorce ou feuilles dans un bouillon de poule
<i>Ntseg ntsaug</i>	espèce d'ail sauvage		tisane diurétique

La plupart de ces plantes<sup>(16)</sup> sont utilisées en composition et les remèdes donnent lieu à de véritables préparations d'apothicaire. Ainsi pour la blennorragie, *mob uav*, la préparation suivante, mélanger ensemble :

1) du fruit de roseau frais, *txwv tauj tsab*;

2) de l'opium vert, *yeeb ntsuab*, et du *ntoo qaj* (arbre non identifié) auquel on ajoute du « poison à rats », *kuab lom tsuag*, en badigeonner, *pleev*, la partie malade « pour faire mourir les vers ».

Il arrive qu'un chasseur, comme ce fut le cas de *Soob Tswb*, en 1966, se trouve au hasard d'un fourré, nez à nez avec un ours. S'il survit à l'aventure, ce n'est point sans profondes et cruelles morsures. La peau du front et de la tempe de *Soob Tswb* avait été déchirée et profondément soulevée sur huit centimètres, en partant de l'arcade sourcilière, et l'oreille droite était à moitié arrachée. Nous avons vu la blessure une vingtaine de jours après l'accident, elle avait été traitée par un *kws tshuaj* du village : *Tsu Yob*. Elle ne présentait aucun signe d'infection, et s'il n'y avait point de sutures, elle ne s'en cicatrisait pas moins, lentement et sûrement. *Tsu Yob* avait utilisé pour la soigner un cataplasme composé de trois plantes médicinales pilées au mortier : *tshuaj ntsuab nce ntoo*, litt. « Remède vert grim pant aux arbres », soit *Pothos scandens* L. (Araceae) qui est effectivement une herbe grimpante épiphyte, *tshuaj txuas leeg* « Remède qui aspire le nerf » (non identifié) et *hmaab ntsuab nce ntoo* « Liane verte épiphyte ».

<sup>(16)</sup> Cette liste n'est pas exhaustive, les dictionnaires de Bertrais et de Vidal, qui ne la recourent pas entièrement non plus, donnent d'autres noms encore qu'il serait fastidieux de reprendre ici.

























































































































































































Hok et d'une façon générale au Laos et en Thaïlande, ne diffère pas fondamentalement de celle établie par Ruey. Il n'en demeure pas moins plusieurs points contradictoires. Pour simplifier l'exposé, nous décrivons d'abord le système que nous avons vu fonctionner avant de revenir à celui de Ruey et aux conclusions qu'il en tire.

Comme on pouvait s'y attendre les termes de parenté sont soumis aux variations dialectales. A Pha-Hok où cohabitent Hmong Verts et Hmong Blancs, parfois liés entre-eux par des alliances matrimoniales, on trouve en présence deux versions dialectales du même système. Locuteurs de l'un ou de l'autre dialecte connaissent également les deux versions qui ne sont pas rigoureusement identiques. On peut dire que pour eux comme pour nous, elles s'éclairent l'une par l'autre.

En hmong vert, la nomenclature repose sur 20 termes élémentaires, assistés de termes dérivés à la manière des nomenclatures chinoise et tibétaine<sup>(18)</sup>. Nous avons groupé chacun de ces termes avec ses composés de sorte que le sens de la forme « substantive » résulte de l'ensemble de ses combinaisons au sein des différents paradigmes où elle se trouve incorporée<sup>(19)</sup>.

Si nous considérons les générations antérieures à celle d'Ego, nous trouverons une opposition entre 3 paires :

*puj yawg / yawm tais / nam txwv*

Chacun de ces termes se rencontre dans les séries suivantes :

*Yawg :*

*yawg suab* : trisaïeul paternel.  
*yawg koob* : arrière-grand-père paternel.  
*yawg* : grand-père paternel.  
*yawg laug* : frère du père plus âgé que le père.  
*yawg cuag* : beau-père de mon fils ou de ma fille.  
*quas yawg* : mari (femme parlant).

*Puj :*

*puj suab* : trisaïeule paternelle.  
*puj koob* : arrière-grand-mère paternelle.  
*puj* : grand-mère paternelle.  
*puj laug* : femme du frère aîné du père.  
*puj nyaaj* : sœur du père.  
*puj cuag* : « belle-mère » de ma fille.  
*quas puj* : femme (homme parlant).

*Yawm :*

*yawm* : grand-père maternel.  
*yawm laug* : mari de la sœur aînée de la mère.  
*yawm hluas* : mari de la sœur cadette de la mère.  
*yawm txwv* : père de la femme.

(18) Paul BENEDICT, *Tibetan and Chinese kinship terms*, Harvard, *Journal of Asiatic studies*, vol. 6, 1942, repris par Cl. LÉVI-STRAUSS, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, 1949, p. 259 et suivantes.

(19) Sur ce terrain-là nous suivons A. RIGALOFF, *Les systèmes chinois de la parenté*, *L'Homme*, décembre 1962, p. 54 : « Tous les termes formés sur le même substantif, y compris le terme simple, seront considérés comme des réalisations d'un modèle unique, et donc comme les combinaisons de ce substantif avec les paradigmes successifs qui correspondent aux éléments déterminants (ou adjectif). De sorte que c'est par déduction, en faisant intervenir l'absence de forme (zéro :  $\emptyset$ ) dans chacun de ces paradigmes, que se dégage une acceptation stricte, plutôt qu'un sens premier — dans le cas particulier du terme simple, où la forme substantive et le terme se trouvent coïncider ».



A la génération au-dessous d'Ego on ne trouve plus que deux paires opposées :

*tub ntxhais / vauv nyaab*

*Tub* :

*tub* : fils.

*Ntxhais* :

*ntxhais* : fille.

*Vauv* :

*vauv* : gendre.

*Nyaab* :

*nyaab* : bru.

Enfin, à la deuxième génération au-dessous d'Ego on ne trouve qu'un seul terme : *xeeb ntxwv* (du chinois *souen tseu*, petit-fils). Ce terme est employé indifféremment pour les enfants des deux sexes, néanmoins lorsqu'on a besoin de préciser, on utilise la terminologie des enfants en ajoutant comme déterminant *xeeb ntxwv*.

*Xeeb ntxwv* :

*xeeb ntxwv* : petit-fils ou petite-fille.

*tub xeeb ntxwv* : petit-fils.

*ntxhais xeeb ntxwv* : petite-fille.

*nyaab xeeb ntxwv* : femme du petit-fils.

*vauv xeeb ntxwv* : époux de la petite-fille.

Si on examine attentivement les divers types de composition des termes dérivés, on s'aperçoit qu'on peut les ranger en trois catégories. La première rassemble des adjectifs : *laug* « vieux » / *hluas* « jeune » / *nraab* « médian » / *yau* « petit » / *ntxawg* « benjamin ». Ils servent tous à distinguer entre aînés et cadets des deux sexes.

La deuxième catégorie comprend des mots comme *suab*, indicatif de la quatrième génération au-dessus d'Ego, en ligne paternelle, *koob*, indicatif de la troisième génération; *nyaaj*, « sœur du père », *dlaab* « frère de la mère », *kwj* « mari de la sœur du père », *yij* « mari de la sœur » se comportent plutôt comme des « substantifs » que viennent modifier les termes élémentaires de *puij*, *yawm*, *tais*, *txwv*, *nam*.

Cette catégorie se ramènerait donc à la troisième dans laquelle un terme élémentaire est modifié par un autre terme élémentaire comme dans *yawm txwv* et *nam tais*. Essayons d'abord de trouver une définition pour chacun des 16 termes élémentaires que nous avons retenus.

*Yawg* : ascendant à la 2<sup>e</sup> génération en ligne paternelle comme dans *yawg / yawg koob / yawg suab*. Pour ce dernier terme *suab* se prononce souvent à Pha-Hok comme *Suav* « chinois », on l'expliquait alors comme « l'aïeul quand on était encore en Chine » ! *Yawg Laus*, oncle paternel plus âgé que le père, se dit en dialecte blanc *txwv hlob*, qui est la traduction exacte de la fonction, soit « père aîné ». L'emploi de *yawg* à la place de *txwv* auquel répond l'emploi de *puij* à la place de *nam* peut s'expliquer, au moins provisoirement, comme l'emploi d'un terme honorifique à l'adresse d'un éventuel chef de lignée. En dehors des termes de parenté *Yawg* signifie « Monsieur » dans les deux dialectes et sert de forme d'adresse polie envers toute personne adulte à l'extérieur de la parenté. C'est en ce sens, sans doute, qu'il faut comprendre son emploi dans *yawg cuas*, beau-père de mon enfant, auquel répond *puij cuas*, il n'est sans doute possible que par la position marginale dans le système, des intéressés. Au contraire *quas yawg*, auquel correspond *quas puij* (mari et femme) est à la fois une appellation honorifique et une confirmation dans la lignée patrilinéaire.





La récurrence de *dlaab* dans une série de quatre termes :

- txwv dlaab* « frère de la mère »
- nam dlaab* « femme du frère de la mère »
- yawm dlaab* « frère de la femme »
- tais dlaab* « femme du frère de la femme »

mérite toute notre attention. Si on se contente d'une explication d'ordre teknonymique on peut remarquer que le frère de la femme occupe par rapport à mes enfants la même position que le frère de ma mère par rapport à moi, d'où l'extension du terme. Si on examine le cas particulier de la femme du frère de la femme en hmong blanc, on a, nous l'avons vu, deux termes selon que le locuteur est femme ou mari. Une femme appelle sa belle-sœur *tis nyab*, soit « belle-sœur bru » alors que son mari la nomme *tis dab laug* (et non *tis dab*, qui serait alors l'équivalent de *tais dlaab*) que Bertrais, dans son dictionnaire, par une méprise significative traduit par « femme de mon oncle maternel », dans une rubrique et « femme du beau-frère » dans une autre.

Cette ambiguïté entre le frère de la femme et le frère de la mère n'est peut-être qu'un accident terminologique puisqu'elle ne se retrouve pas dans le dialecte le plus voisin. Quoiqu'il en soit si le couple sœur du père et son mari est nettement distinct du père de la mère et de sa femme, leurs enfants sont rigoureusement confondus par la nomenclature et ils sont confondus avec les cousins parallèles matrilatéraux.

On constate d'autre part dans la génération d'Ego et dans la génération du père une tendance marquée à sauter une génération soit vers le haut soit vers le bas. Nous avons vu qu'à l'intérieur de la lignée paternelle les aînés du père recevaient le titre honorifique de grand-père (*yawg*) et la sœur du père celui de grand' mère (*puj*), les femmes des frères sont appelées également *nam* « mère » (mais peut-être aussi femme) à commencer par la *nam tij* « femme du frère aîné » qui est une conjointe possible en vertu de la règle du lévirat. On peut concevoir une explication à ces faits. « Mari » en dialecte blanc se dit *tus txiv* et « femme » *poj niam*. Si l'on abrège chacun de ces termes on a *txiv* et *niam* ne signifiant plus « père » et « mère », mais « mari » et « femme ». *Nam tij* pourrait donc se traduire « femme du frère aîné » et être considéré comme l'abréviation de *poj niam tij laug*. Cependant on ne voit pas pourquoi, en ce cas on aurait *nam ntxawm* (ou *niam ncaus*) et non pas *niam kwv* ? Faut-il pour autant conclure à un collectif de mères rassemblant toutes les femmes mariées à l'intérieur de la maisonnée ? Nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer.

L'équation, déjà notée, entre sœurs de la mère et sœurs de la femme en dialecte vert s'explique en partie par la possibilité d'union, sous certaines conditions, avec une sœur classificatoire de sa mère.

Le système enfin fait grand cas de la différence entre aînés et cadets. On la retrouve aux niveaux importants du père et d'Ego, en position matrilatérale comme en position patrilatérale. Il semble, par contre, que la division subséquente des aînés et cadets en grand/moyen/petit soit superfétatoire et n'ajoute rien. Certains l'étendent même à leurs sœurs qui deviennent à leur tour *muam hlub* / *muam nraab* / *muam yau*. Cette distinction est surtout employée par les petits enfants et ne semble pas subsister à l'âge adulte. De toute façon, même dans le cas où on l'utilise, c'est toujours une classification au second degré, régulièrement omise si la nécessité ne s'en fait pas sentir.

Toutes ces caractéristiques de la nomenclature<sup>(23)</sup> semblent militer en faveur d'un système

(23) Cf. LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, p. 429, note (1), commentant un article de Fei sur les termes de parenté chinois dans les systèmes parlés « où il note la pauvreté des termes utilisés pour désigner le groupe des hommes qui ont épousé les femmes du clan », semble évoquer une situation tout à fait comparable à ce que nous trouvons chez les Hmong : « Pratiquement seuls des termes descriptifs sont utilisés. Fei interprète cette carence comme un indice possible de l'existence ancienne d'une organisation dualiste (p. 133). On penserait plutôt à un ancien système de lignées, dans ce cas comme dans celui, analysé par le même auteur, du système de Shanghai, avec la différenciation des parents et alliés entre : hommes et femmes de mon clan; femmes de mon clan; hommes qui ont épousé









































































